LA PRINCESSE
DE
NAVARRE,
COMÉDIE-BALLET;

FESTE DONNÉE PAR LE ROY
en son Château de Versailles,
Le Mardi 23. Février 1745.



DE L'IMPRIMERIE
DE BALLARD Fils, reçû en survivance de la Charge
de Seul Imprimeur du Roy pour la Musique.

Par exprès Commandement de SA MAJESTÉ.



AVERTISSEMENT.



LE ROI a voulu donner à MADAME LA DAUPHINE une Fête qui ne fût pas ſeulement un de ces Spectacles pour les yeux, tels que toutes les Nations peuvent les donner, & qui paſſant avec l'éclat qui les accompagne, ne laiſſent après eux aucune trace. Il a commandé un Spectacle qui pût à la fois ſervir d'amuſement à la Cour, & d'encouragement aux beaux Arts, dont il ſçait que la culture contribue à la gloire de ſon Royaume. M. le Duc de Richelieu, Premier Gentilhomme de la Chambre en exercice, a ordonné cette Fête magnifique.

Il a fait élever un Théâtre de cinquante-ſix pieds de profondeur dans le grand manege

de Verſailles, & a fait conſtruire une Salle, dont les décorations & les embelliſſements ſont tellement menagés, que tout ce qui ſert au Spectacle doit s'enlever en une nuit, & laiſſer la Salle ornée pour un Bal paré, qui doit former la Fête du lendemain.

Le Théâtre & les Loges ont été conſtruits avec la magnificence convenable, & avec le goût qu'on connoît depuis long-tems dans ceux qui ont dirigé ces préparatifs.

On a voulu réunir ſur ce Théâtre tous les talens qui pourroient contribuer aux agrémens de la Fête, & raſſembler à la fois tous les charmes de la déclamation, de la Danſe & de la Muſique, afin que la perſonne Auguſte, à qui cette Fête eſt conſacrée, pût connoître tout d'un coup les talens qui doivent être doreſnavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de compoſer la Fête, fît un de ces ouvrages

Dramatiques, où les divertiſſemens en muſique forment une partie du ſujet, où la plaiſanterie ſe mêle à l'Heroïque, & dans leſquels on voit un mélange de l'Opéra, de la Comédie, & de la Tragédie.

On n'a pû ni dû donner à ces trois genres toute leur étenduë; on s'eſt efforcé ſeulement de réunir les talens de tous les Artiſtes qui ſe diſtinguent le plus, & l'unique mérite de l'Auteur a été de chercher à faire valoir celui des autres.

Il a choiſi le lieu de la Scene ſur les Frontieres de la Caſtille, & il en a fixé l'époque ſous le Roy de France Charles Cinq, Prince juſte, ſage & heureux, contre lequel les Anglais ne purent prévaloir, qui ſecourut la Caſtille, & qui lui donna un Monarque.

Il eſt vrai que l'Hiſtoire n'a pû fournir de ſemblables allégories pour l'Eſpagne. Car il

régnoit alors en Caſtille un Prince cruel & ſans foi; & ſa femme n'étoit point une Héroïne, dont les enfans fuſſent des Héros. Preſque tout l'ouvrage eſt donc une fiction dans laquelle il a fallu s'aſſervir à introduire un peu de bouffonnerie, au milieu des plus grands intérêts, & des Fêtes au milieu de la guerre.

Ce Divertiſſement a été exécuté le 23 Février de cette année 1745, vers les ſix heures du ſoir. Le Roi s'eſt placé au milieu de la Salle, ayant auprès de lui, la Reine, Monſieur le Dauphin, Madame la Dauphine & Meſdames.

Les Princes & les Princeſſes du Sang achevoient le cercle. Les Grands Officiers de la Couronne étoient derriere la Famille Royale.

Il eût été à déſirer qu'un plus grand nombre de Français eût pû voir cette aſſemblée, tous les Princes de cette maiſon qui

eſt ſur le Trône long-tems avant les plus anciennes du monde, cette foule de Dames parées de tous les ornemens qui ſont encore des chef-d'œuvres du goût de la Nation, & qui étoient effacés par elles ; enfin cette joye noble & décente qui occupoit tous les cœurs & qu'on liſoit dans tous les yeux.

On eſt ſorti du Spectacle à neuf heures & demie dans le même ordre qu'on étoit entré, & alors on a trouvé toute la façade du Palais, & des Ecuries illuminée. La beauté de cette Fête n'eſt qu'une foible image de la joye d'une Nation qui voit réunir le ſang de tant de Princes auſquels elle doit ſon bonheur & ſa gloire.

Sa Majeſté, ſatiſfaite de tous les ſoins qu'on a pris pour lui plaire, a ordonné que ce Spectacle fût repréſenté encore une ſeconde fois.

ACTEURS CHANTANS

DANS TOUS LES CHŒURS.

Les Demoiselles.

DUN.	CARTOU.
DELORGE.	MONVILLE.
VARQUIN.	MAÇON.
THULOU.	JAQUET.
DALMAND.	ADELAIDE.
LARCHER.	DE VERNEUILLE.
DELASTRE.	ROLET.
RIVIERE.	

Les Sieurs.

PERSON.	HOUBAULT
LEFEBVRE.	GALLARD.
ROCHETTE.	DUCHENET.
CHABOURD.	FEL.
LEBRETON.	BOURQUE.

Les Sieurs

BORNET.
LEPAGE.
MARCELET.
LEFEBVRE.
GRATIN.
DE SERRE.
LE MESLE.
RHONE.

ORBAN.
BELOT.
LEVASSEUR.
CORDELET.
CUVILLIER.
SAINT-MARTIN.
FORESTIER.



ACTEURS

DE LA COME'DIE.

CONSTANCE,
Princesse de Navarre, La Demoiselle GAUSSIN.

LE DUC DE FOIX, Le sieur GRANVAL.

DOM MORILLO,
Seigneur de Campagne, Le sieur POISSON.

SANCHETTE,
Fille de Morillo, La Demoiselle DANGEVILLE.

LEONOR, *l'une des Femmes de la Princesse*, La Demoiselle GRANVAL.

HERNAND, *Ecuyer du Duc*, Le sieur ARMAND.

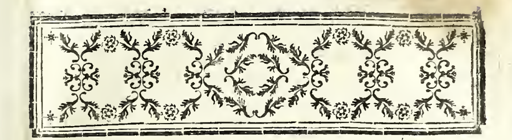
UN OFFICIER DES GARDES, Le sieur LEGRAND.

UN ALCADE, Le sieur LA TORILIERE.

UN JARDINIER, Le sieur PAULIN.

Suite.

La Scene est dans les Jardins de DOM MORILLO, *sur les confins de la Navarre.*



PROLOGUE
DE LA FESTE
POUR LE MARIAGE
DE MONSIEUR
LE DAUPHIN.

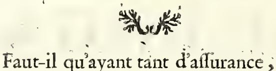
LE SOLEIL descend dans son char, & prononce ces paroles. (*a*)

L'INVENTEUR des beaux Arts le Dieu de la lumiere,
Descend du haut des Cieux dans le plus beau séjour,
Qu'il puisse contempler en sa vaste carriere.

La Gloire, l'Himen & l'Amour,
Astres charmants de cette Cour,
Y répandent plus de lumiere,
Que le flambeau du Dieu du jour.

(*a*) La Demoiselle CLAIRON.

J'envisage en ces lieux le bonheur de la France,
Dans ce Roi qui commande à tant de cœurs soumis
Mais tout Dieu que je suis, & Dieu de l'éloquence,
Je ressemble à ses ennemis,
Je suis timide en sa présence.

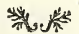


Faut-il qu'ayant tant d'assurance,
Quand je fais entendre son nom,
Il ne m'inspire ici que de la défiance?
Tout grand homme a de l'indulgence
Et tout Héros aime Appollon.
Qui rend son siecle heureux, veut vivre en la mémoire.
Pour mériter Homere, Achille a combattu.
Si l'on dédaignoit trop la Gloire,
On chériroit peu la Vertu.

Tous les Acteurs bordent le Théâtre, représentant les Muses & les beaux Arts.

O vous qui lui rendez tant de divers hommages:
Vous qui le couronnez, & dont il est l'appui:
N'esperez pas pour vous avoir tous les suffrages,
Que vous réunissez pour lui.
Je sçais que de la Cour la science profonde,
Seroit de plaire à tout le monde;
C'est un Art qu'on ignore; & peut-être les Dieux
En ont cedé l'honneur au Maître de ces lieux.

Muſes, contentez-vous de chercher à lui plaire,
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de ſes loix, les efforts de ſon bras,
Themis, la Prudence, & Bellone
Conduiſant ſon cœur & ſes pas,
La bonté généreuſe aſſiſe ſur ſon Trône;
Le Rhin libré par lui; l'Eſcaut épouvanté;
Les Appennins fumants que ſa foudre environne
Laiſſons ces entretiens à la poſtérité.
Ces leçons à ſon fils, cet exemple à la terre.
Vous graverez ailleurs dans les faſtes des tems,
Tous ces terribles monuments,
Dreſſez par les mains de la guerre.
Celebrez aujourd'hui l'Himen de ſes enfans,
Déployez l'appareil de vos jeux innocents.
L'objet qu'on déſiroit, qu'on admire, & qu'on aime,
Jette déja ſur vous des regards bienfaiſants,
On eſt heureux ſans vous; mais le bonheur ſuprême
Veut encor des amuſements.



Cueillez toutes les fleurs, & parez-en vos têtes;
Melez tous les plaiſirs, uniſſez tous les jeux,
Souffrez le plaiſant même; il faut de tout aux Fêtes,
Et toujours les Héros ne ſont pas ſérieux.
Enchantez un loiſir, helas! trop peu durable.
Ce peuple de Guerriers qui ne paroît qu'aimable,
Vous écoute un moment, & revole aux dangers.

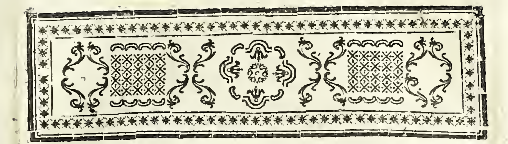
Leur maître en tous les tems veille ſur la patrie.
Les ſoins ſont éternels, ils conſument la vie,
Les plaiſirs ſont trop paſſagers.
Il n'en eſt pas ainſi de la vertu ſolide,
Cet Himen l'éterniſe, il aſſure à jamais
A cette race auguſte, à ce peuple intrépide
Des victoires & des bienfaits.



Muſes que votre zele à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautez dont cette Cour abonde,
Et que ce jour illuſtre aſſemble autour de moi;
Je vais voler au Ciel, à la ſource féconde
De tous les charmes que je voi,
Je vais, ainſi que votre Roi
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.



LA PRINCESSE



LA PRINCESSE DE NAVARRE.

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

H quel voyage, & quel séjour,
Pour l'héritiére de Navarre!
Votre tuteur Dom Pedre est un tiran barbare,
Il vous force à fuir de sa Cour.
Du fameux Duc de Foix vous craignez la tendresse,
Vous fuyez la haine & l'amour;

Vous courez la nuit & le jour,
Sans Page & ſans Dame d'atour,
Quel état pour une Princeſſe ?
Vous vous expoſez tour à tour
A des dangers de toute eſpéce.

CONSTANCE.

J'eſpere que demain, ces dangers, ces malheurs,
De la guerre civile effet inévitable,
Seront au moins ſuivis d'un ennui tolérable;
Et je pourrai cacher mes pleurs,
Dans un aſile inviolable.
O ſort à quels chagrins me veux-tu reſerver!
De tous côtez infortunée,
Dom Pedre aux fers m'avoit abandonnée,
Gaſton de Foix veut m'enlever.

LEONOR.

Je ſuis de vos malheurs comme vous occupée;
Malgré mon humeur gaie ils troublent ma raiſon;
Mais un enlevement, ou je ſuis fort trompée,
Vaut un peu mieux qu'une priſon.
Contre Gaſton de Foix quel courroux vous anime?
Il veut finir votre malheur,
Il voit ainſi que nous Dom Pedre avec horreur.
Un Roy cruel qui vous oprime,
Doit vous faire aimer un vangeur.

CONSTANCE.

Je hais Gaſton de Foix autant que le Roy même.

LEONOR.

Eh pourquoi ? parce qu'il vous aime ?

CONSTANCE.

Lui m'aimer ? nos parens se sont toujours hais.

LEONOR.

Belle raison !

CONSTANCE.

Son pere accabla ma famille ;

LEONOR.

Le fils est moins cruel, Madame, avec la fille,
Et vous n'êtes point faits pour vivre en ennemis.

CONSTANCE.

De tout tems la haine sépare
Le sang de Foix, & le sang de Navarre.

LEONOR.

Mais l'amour est utile aux racommodements :
Enfin dans vos raisons je n'entre qu'avec peine,
Et je ne crois point que la haine
Produise les enlevements.
Mais ce beau Duc de Foix que votre cœur déteste,
L'avez-vous vû, Madame ?

CONSTANCE.

Au moins mon sort funeste,
A mes yeux indignez n'a point voulu l'offrir.

Quelque hazard aux ſiens m'a pu faire paraître.

LEONOR.

Vous m'avouerez qu'il faut connaître
Du moins avant que de hair.

CONSTANCE.

J'ai juré, Leonor, au tombeau de mon pere,
De ne jamais m'unir à ce ſang que je hais.

LEONOR.

Serment d'aimer toujours, ou de n'aimer jamais,
Me paraît un peu téméraire.
Enfin, de peur des Rois & des Amants, hélas !
Vous allez dans un cloître enfermer tant d'apas.

CONSTANCE.

Je vais dans un couvent tranquille,
Loin de Gaſton, loin des combats
Cette nuit trouver un azile.

LEONOR.

Ah! c'étoit à Burgos, dans votre apartement,
Qu'étoit en effet le couvent.
Loin des hommes renfermée,
Vous n'avez pas vû ſeulement
Ce jeune & redoutable Amant
Qui vous avoit tant alarmée.
Grace aux troubles affreux dont nos états ſont pleins,
Au moins dans ce chateau nous voyons des humains.

Le Maître du logis, ce Baron qui vous prie
A dîner malgré vous, faute d'hôtellerie,
Eſt un Baron abſurde ayant aſſez de bien,
Groſſiérement galant avec peu de ſcrupule;
Mais un homme ridicule
Vaut peut être encor mieux que rien.

CONSTANCE.

Souvent dans le loiſir d'une heureuſe fortune,
Le ridicule amuſe, on ſe prête à ſes traits,
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunez & les eſprits bienfaits.

LEONOR.

Mais un eſprit bienfait, peut remarquer, je penſe,
Ce noble Cavalier ſi prompt à vous ſervir,
Qu'avec tant de reſpects, de ſoin, de complaiſance,
Au devant de vos pas nous avons vû venir.

CONSTANCE.

Vous le nommez?

LEONOR.

Je crois qu'il ſe nomme Alamir.

CONSTANCE.

Alamir? il paroît d'une toute autre eſpéce
Que Monſieur le Baron.

LEONOR.

Oui plus de politeſſe,

Plus de monde, de grace,

CONSTANCE.

Il porte dans ſon air
Je ne ſçai quoi de grand.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De noble.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LEONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne ſçai quoi de tendre.

CONSTANCE.

Oh point. Dans tous les ſoins qu'il s'empreſſe à nous rendre
Son reſpect eſt ſi retenu!

LEONOR.

Son reſpect eſt ſi grand qu'en vérité j'ai cru
Qu'il a deviné votre Alteſſe.

CONSTANCE.

Les voici; mais ſurtout point d'Alteſſe en ces lieux;
Dans mes deſtins injurieux
Je conſerve le cœur, non le rang de Princeſſe.
Garde de découvrir mon ſecret à leurs yeux:

Modere ta gaieté déplacée, imprudente,
Ne me parle point en ſuivante.
Dans le plus ſecret entretien,
Il faut t'accoûtumer à paſſer pour ma tante.

LEONOR.

Oui j'aurai cet honneur, je m'en ſouviens très-bien.

CONSTANCE.

Point de reſpect, je te l'ordonne.

SCENE SECONDE.

DOM MORILLO, & LE DUC DE FOIX en jeune Officier, *d'un côté du Théâtre.*
De l'autre, CONSTANCE & LEONOR.

MORILLO *au* DUC DE FOIX, *qu'il prend toujours pour* ALAMIR.

OH, oh, qu'eſt-ce donc que j'entens?
La tante eſt tutoyée? Ah, ma foi, je ſoupçonne
Que cette tante là n'eſt pas de ſes parents.
Alamir, mon ami, je crois que la friponne
Ayant ſur moi du deſſein,
Pour rencherir ſa perſonne,
Prit cette tante en chemin.

LE DUC DE FOIX.

Non, je ne le crois pas; elle paroît bien née.
La vertu, la nobleſſe éclate en ſes regards,
De nos troubles civils, les funeſtes hazards,
Près de votre chateau l'ont ſans doute amenée.

MORILLO.

Parbleu, dans mon château, je prétens la garder;
En bon parent tu dois m'aider.
C'eſt une bonne aubaine, & des niéces pareilles
Se trouvent rarement, & m'iroient à merveilles.

LE DUC DE FOIX.

Gardez de les laiſſer échaper de vos mains.

LEONOR A LA PRINCESSE.

On parle ici de vous, & l'on a des deſſeins.

MORILLO.

Je réponds de leurs complaiſances,

Il s'avance vers la PRINCESSE DE NAVARRE.

Madame, jamais mon chateau,

AU DUC DE FOIX.

Aide-moi donc un peu.

LE DUC DE FOIX, *bas.*

Ne vit rien de ſi beau.

MORILLO.

Ne vit rien de ſi beau.... Je ſens en ſa préſence
Un embaras tout nouveau;

Que veut dire cela ? Je n'ai plus d'aſſurance.

LE DUC DE FOIX.

Son aſpect en impoſe, & ſe fait reſpecter ;

MORILLO.

A peine elle daigne écouter.
Ce maintien reſervé glace mon éloquence.
Elle jette ſur nous un régard bien altier !
Quels grands airs ! Allons donc, ſers-moi de chancelier,
Explique-lui le reſte, & touche un peu ſon ame.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! que je le voudrois ! . . . Madame,
Tout reconnoît ici vos ſouveraines loix,
Le ciel, ſans doute, vous a faite
Pour en donner aux plus grands Rois.
Mais du ſein des grandeurs, on aime quelquefois,
A ſe cacher dans la retraite.
On dit que les Dieux autrefois,
Dans de ſimples hameaux ſe plaiſoient à paroître,
On put ſouvent les méconnoître,
On ne peut ſe méprendre aux charmes que je vois.

MORILLO.

Quels diſcours empoulez, quel diable de langage !
Es-tu fou ?

LE DUC DE FOIX.

Je crains bien de n'être pas trop ſage :

A LEONOR.

Vous qui ſemblez la ſœur de cet objet divin,

De nos empressements daignez être attendrie,
Accordez un seul jour, ne partez que demain;
Ce jour le plus heureux, le plus beau de ma vie,
Du reste de nos jours va regler le destin.

A MORILLO.

Je parle ici pour vous.

MORILLO.

Eh bien, que dit la tante?

LEONOR.

Je ne vous cache point que cette offre me tente,
Mais, Madame, ma niéce.

MORILLO A LEONOR.

Oh, c'est trop de raison;
A la fin, je serai le maître en ma maison.
Ma tante, il faut souper alors que l'on voyage;
Petites façons & grands airs,
A mon avis, sont des travers.
Humanisez un peu cette niéce sauvage,
Plus d'une Reine en mon chateau,
A couché dans la route, & l'a trouvé fort beau.

CONSTANCE.

Ces Reines voyageoient en des tems plus paisibles,
Et vous sçavez quel trouble agite ces etats!
A tous vos soins polis nos cœurs seront sensibles;
Mais nous partons, daignez ne nous arrêter pas.

MORILLO.

La petite obstinée! Où courez-vous si vîte?

CONSTANCE.

Au couvent.

MORILLO.

Quelle idée, & quels triſtes projets?
Pourquoi préférez-vous un auſſi vilain gîte?
Qu'y pouriez-vous trouver?

CONSTANCE.

La paix.

LE DUC DE FOIX.

Que cette paix eſt loin de ce cœur qui ſoûpire?

MORILLO.

Eh bien, eſpéres-tu de pouvoir la réduire?

LE DUC DE FOIX.

Je vous promets du moins d'y mettre tout mon art.

MORILLO.

J'employerai tout le mien.

LEONOR.

Souffrez qu'on ſe retire,
Il faut ordonner tout pour ce prochain départ.

Elles font un pas vers la porte.

LE DUC DE FOIX.

Le reſpect nous défend d'inſiſter davantage,
Vous obéir en tout eſt le premier devoir.

Ils font une révérence.

Mais quand on ceſſe de vous voir,
En perdant vos beaux yeux, on garde votre image.

SCENE TROISIE'ME.

LE DUC DE FOIX, DOM MORILLO.

MORILLO.

On ne partira point, & j'y ſuis réſolu.

LE DUC DE FOIX.

Le ſang m'unit à vous, & c'eſt une vertu
D'aider dans leurs deſſeins des parents qu'on révere.

MORILLO.

La niéce eſt mon vrai fait, quoiqu'un peu froide, & fiere.
La tante ſera ton affaire
Que me conſeilles-tu ?

LE DUC DE FOIX.

D'être aimable, de plaire.

MORILLO.

Fais moi plaire.

LE DUC DE FOIX.

Il y faut mille ſoins complaiſants,
Les plus profonds reſpects, des fêtes & du tems.

MORILLO.

J'ai très-peu de reſpect, le tems eſt long ; les fêtes
Coûtent beaucoup, & ne ſont jamais prêtes ;
C'eſt de l'argent perdu.

LE DUC DE FOIX.

L'argent fut inventé

Pour payer, ſi l'on peut, l'agréable & l'utile,
Eh jamais le plaiſir, fut-il trop acheté ?

MORILLO.

Comment t'y prendras-tu ?

LE DUC DE FOIX.

La choſe eſt très facile.
Laiſſez-moi partager les frais,
Il vient de venir ici près
Quelques Comédiens de France,
Des Troubadours experts dans la haute ſcience,
Dans le premier des arts, le grand art du plaiſir :
Ils ne ſont pas dignes peut-être,
Des adorables yeux qui les verront paraître ;
Mais ils ſçavent beaucoup, s'ils ſçavent réjouir.

MORILLO.

Réjouiſſons-nous donc.

LE DUC DE FOIX.

Oui, mais avec myſtere.

MORILLO.

Avec myſtere, avec fracas,
Sers-moi tout comme tu voudras,
Je trouve tout fort bon quand j'ai l'amour en tête.
Prépare ta petite fête.
De mes menus plaiſirs je te fais l'Intendant.
Je veux ſubjuguer la friponne
Avec ſon air important,
Et je vais pour danſer ajuſter ma perſonne.

SCENE QUATRIE'ME.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.

HERNAND tout eſt-il prêt ?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter ?
Quand Monſeigneur ordonne, on ſçait exécuter.
Par mes ſoins ſecrets tout s'aprête,
Pour amollir ce cœur & ſi fier & ſi grand.
Mais j'ai grand peur que votre fête
Réuſſiſſe auſſi mal que votre enlevement.

LE DUC DE FOIX.

Ah! c'eſt-là ce qui fait la douleur qui me preſſe;
Je pleure ces tranſports d'une aveugle jeuneſſe,
Et je veux expier le crime d'un moment
Par une éternelle tendreſſe.
Tout me réuſſira; car j'aime à la fureur.

HERNAND.

Mais en déguiſements vous avez du malheur:
Chez Dom Pedre en ſecret j'eus l'honneur de vous ſuivre
En qualité de Conjuré,
Vous fûtes reconnu, tout prêt d'être livré,
Et nous ſommes heureux de vivre;
Vos affaires ici ne tournent pas trop bien,

Et je crains tout pour vous.

LE DUC DE FOIX.

J'aime & je ne crains rien ;
Mon projet avorté, quoique plein de juſtice,
Dut ſans doute être malheureux,
Je ne méritois pas un deſtin plus propice,
Mon cœur n'étoit point amoureux.
Je voulois d'un Tyran punir la violence,
Je voulois enlever Conſtance,
Pour unir nos maiſons, nos noms & nos amis ;
La ſeule ambition fut d'abord mon partage.
Belle Conſtance je vous vis,
L'amour ſeul arme mon courage.

HERNAND.

Elle ne vous vit point, c'eſt-là votre malheur.
Vos grands projets lui firent peur,
Et dès qu'elle en fut informée,
Sa fureur contre vous dès long-tems allumée,
En avertit toute la Cour.
Il fallut fuir alors :

LE DUC DE FOIX.

Elle fuit à ſon tour.
Nos communs ennemis la rendront plus traitable ;

HERNAND.

Elle hait votre ſang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haine indomptable

Peut tenir contre tant d'amour?

HERNAND.

Pour un Heros tout jeune & ſans expérience,
Vous embraſſez beaucoup de terrain à la fois :
Vous voudriez finir la méſintelligence
Du ſang de Navarre & de Foix ;
Vous avez en ſecret avec le Roi de France,
Un chiffre de correſpondance.
Contre un Roi formidable ici vous conſpirez,
Vos troupes vers ces lieux vont venir à la file ;
Vous bernez le Seigneur qui vous donne un azile ;
Sa fille pour combler vos ſinguliers deſtins,
Devient folle de vous, & vous tient en contrainte ;
Il vous faut employer & l'audace & la feinte ;
Témeraire en amour & criminel d'état,
Perdant votre raiſon, vous riſquez votre tête.
Vous êtes prêt à livrer un combat,
Et vous préparez une fête?

LE DUC DE FOIX.

Mon cœur de tant d'objets n'en voit qu'un ſeul ici.
Je ne vois, je n'entens que la belle Conſtance.
Si par mes tendres ſoins ſon cœur eſt adouci,
Tout le reſte eſt en aſſurance.
Dom Pedre périra, Dom Pedre eſt trop haï,
Le fameux Dugueſclin, vers l'Eſpagne s'avance,
Le fier Anglais notre ennemi,
D'un tiran déteſté prend envain la défenſe :

Par

Par le bras des Français les Rois ſont protégez,
Des tirans de l'Europe ils domptent la puiſſance ;
Le ſort des Caſtillans ſera d'être vengez
Par le courage de la France.

HERNAND.

Et cependant en ce ſéjour
Vous ne connoiſſez rien qu'un charmant eſclavage :

LE DUC DE FOIX.

Va ; tu verras bientôt ce que peut un courage,
Qui ſert la patrie & l'amour.
Ici tout ce qui m'inquiéte,
C'eſt cette paſſion dont m'honore Sanchette,
La fille de notre Baron.

HERNAND.

C'eſt une fille neuve, innocente, indiſcrete,
Bonne par inclination,
Simple par éducation,
Et par inſtinct un peu coquete,
C'eſt la pure nature en ſa ſimplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa ſimplicité même eſt fort embarraſſante,
Et peut nuire aux projets de mon cœur agité ;
J'étois loin d'en vouloir à cette ame innocente,
J'apprens que la Princeſſe arrive en ce canton.
Je me rens ſur la route, & me donne au Baron
Pour un fils d'Alamir, parent de la maiſon.

En amour comme en guerre une ruse eſt permiſe.
J'arrive, & ſur un compliment,
Moitié poli, moitié galant,
Que partout l'uſage autoriſe,
Sanchette prend feu promptement,
Et ſon cœur tout neuf s'humaniſe:
Elle me prend pour ſon amant,
Se flatte d'un engagement,
M'aime, & le dit avec franchiſe:
Je crains plus ſa naïveté,
Que d'une femme bien apriſe,
Je ne craindrois la fauſſeté.

HERNAND.

Elle vous cherche,

LE DUC DE FOIX.

Je te laiſſe:
Tâche de dérouter ſa curioſité,
Je vole aux pieds de la Princeſſe.

SCENE CINQUIE'ME.

SANCHETTE, HERNAND.

SANCHETTE.

JE ſuis au déſeſpoir.

HERNAND,

Qu'eſt-ce qui vous déplaît

Mademoiselle ?

SANCHETTE.

Votre Maître.

HERNAND,

Vous déplaît-il beaucoup ?

SANCHETTE.

Beaucoup ; car c'est un traître,
Ou du moins il est prêt de l'être,
Il ne prend plus à moi nul intérêt ;
Avant hier il vint, & je fus transportée
De son séduisant entretien ;
Hier il m'a beaucoup flattée,
A présent il ne me dit rien.
Il court, ou je me trompe, après cette étrangere ;
Moi je cours après lui, tous mes pas son perdus,
Et depuis qu'elle est chez mon pere,
Il semble que je n'y sois plus.
Quelle est donc cette femme, & si belle & si fiere
Pour qui l'on fait tant de façons ?
On va pour elle encor donner les violons,
Et c'est ce qui me désespere.

HERNAND.

Elle va tout gâter..... Mademoiselle, eh bien
Si vous me promettiez de n'en témoigner rien,
D'être discrete.

SANCHETTE.

Oh oui, je jure de me taire

Pourvû que vous parliez.

HERNAND.

Le ſecret, le myſtere
Rend les plaiſirs piquants,

SANCHETTE.

Je ne vois pas pourquoi;

HERNAND.

Mon Maître né galant, dont vous tournez la tête,
Sans vous en avertir, vous prépare une fête.

SANCHETTE.

Quoi tous ces violons!

HERNAND.

Sont tous pour vous;

SANCHETTE.

Pour moi!

HERNAND.

N'en faites point ſemblant, gardez un beau ſilence,
Vous verrez vingt Français entrer dans un moment,
Ils ſont parés ſuperbement;
Ils parlent en chanſons, ils marchent en cadence,
Et la joye eſt leur élement.

SANCHETTE.

Vingt beaux Meſſieurs Français! j'en ai l'ame ravie;
J'eus de voir des Français toujours très-grande envie,

Entreront-ils bientôt?

HERNAND.

Ils ſont dans le Château.

SANCHETTE.

L'aimable nation, que de galanterie!

HERNAND.

On vous donne un ſpectacle, un plaiſir tout nouveau.
Ce que font les Français eſt ſi brillant, ſi beau!

SANCHETTE.

Eh qu'eſt-ce qu'un ſpectacle!

HERNAND.

Une choſe charmante.
Quelquefois un ſpectacle eſt un mouvant tableau
Où la nature agit, où l'hiſtoire eſt parlante,
Où les Rois, les Héros ſortent de leur tombeau,
Des mœurs des nations, c'eſt l'image vivante.

SANCHETTE.

Je ne vous entens point.

HERNAND.

Un ſpectacle aſſez beau
Seroit encore une fête galante,
C'eſt un art tout français d'expliquer ſes déſirs,
Par l'organe des jeux, par la voix des plaiſirs;
Un ſpectacle eſt ſur-tout un amoureux myſtere.

Pour courtiser Sanchette & tâcher de lui plaire,
Avant d'aller tout uniment,
Parler au Baron votre pere,
De Notaire, d'engagement,
De fiançaille & de douaire,

SANCHETTE.

Ah! je vous entens bien; mais moi, que dois-je faire?

HERNAND.

Rien.

SANCHETTE.

Comment, rien du tout?

HERNAND.

Le goût, la dignité
Consistent dans la gravité,
Dans l'art d'écouter tout finement sans rien dire,
D'aprouver d'un regard, d'un geste, d'un sourire.
Le feu dont mon Maître soupire,
Sous des noms empruntez, devant vous paraîtra.
Et l'adorable Sanchette,
Toujours tendre, toujours discrete,
En silence triomphera.

SANCHETTE.

Je comprens fort peu tout cela;
Mais je vous avouerai que je suis enchantée
De voir de beaux Français, & d'en être fêtée,

SCENE SIXIE'ME.

SANCHETTE & HERNAND, *sont sur le devant*, LA PRINCESSE DE NAVARRE *arrive par un des côtés du fond sur le Théâtre*, *entre* Dom MORILLO & LE DUC DE FOIX, *Suite*.

LEONOR *à* MORILLO.

OUI, Monsieur, nous allons partir.

LE DUC DE FOIX *à part*.

Amour daigne éloigner un départ qui me tuë.

SANCHETTE *à* HERNAND.

On ne commence point. Je ne peux me tenir,
Quand aurai-je une fête aux yeux de l'inconnuë ?
Je la verrai jalouse, & c'est un grand plaisir.

CONSTANCE *voulant passer par une porte, elle s'ouvre, & paroît remplie de Guerriers*.

Que vois-je, oh ciel, suis-je trahie ?
Ce passage est rempli de Guerriers menaçants !
Quoi Dom Pedre en ces lieux étend sa tirannie ?

LEONOR.

La frayeur trouble tous mes sens,

LES GUERRIERS *entrent ſur la Scene précédez de trompettes, & tous les Acteurs de la Comédie ſe rangent d'un côté du Théâtre.*

UN GUERRIER CHANTANT. (*a*)

Jeune beauté ceſſez de vous plaindre,
Baniſſez vos terreurs,
C'eſt vous qu'il faut craindre,
Baniſſez vos terreurs,
C'eſt vous qu'il faut craindre,
Regnez ſur nos cœurs.

LE CHŒUR *repéte.*

Jeune beauté ceſſez de vous plaindre, &c.

Marche de Guerriers danſans. (*b*)

UN GUERRIER. (*c*)

Lorſque Venus vient embellir la terre,
C'eſt dans nos champs qu'elle établit ſa cour.
Le terrible Dieu de la guerre,

(*a*) Le ſieur JELIOTTE.

(*b*) Le ſieur JAVILLIERS *l'aîné.*

Les ſieurs MONSERVIN, DUMAY, PITRO, JAVILLIERS *cadet*, LA FEUILLADE, GHERARDY, DANGEVILLE, P. DUMOULIN.

(*c*) Le ſieur JELIOTTE.

Desarmé dans ses bras sourit au tendre Amour.

Toujours la beauté dispose,

Des invincibles Guerriers,

Et le charmant Amour est sur un lit de rose

A l'ombre des lauriers.

LE CHŒUR.

Jeune beauté cessez de vous plaindre, &c.

On Danse.

UN GUERRIER. *(d)*

Si quelque tiran vous oprime,

Il va tomber la victime

De l'Amour & de la valeur,

Il va tomber sous le glaive vengeur.

UN GUERRIER. *(e)*

A votre présence

Tout doit s'enflamer,

Pour votre défense

Tout doit s'armer,

L'Amour, la vengeance

Doit nous animer.

(d) Le sieur LE PAGE.

(e) Le sieur JELIOTTE.

LE CHŒUR *repéte.*

A votre préſence
Tout doit s'enflamer, &c.

On Danſe.

CONSTANCE A LEONOR.

Je l'avouerai, ce divertiſſement
Me plaît, m'allarme davantage;
On diroit qu'ils ont ſçu l'objet de mon voyage,
Ciel! avec mon état quel raport étonnant!

LEONOR.

Bon, c'eſt pure galanterie,
C'eſt un air de chevalerie,
Que prend le vieux Baron pour faire l'important.

LA PRINCESSE *veut s'en aller,* LE CHŒUR *l'arrête en chantant.*

LE CHŒUR.

Demeurez, préſidez à nos Fêtes,
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DEUX GUERRIERS. (*f*)

Tout l'univers doit vous rendre

(*f*) Les ſieurs JELIOTTE & LEPAGE.

L'hommage qu'on rend aux Dieux,
Mais en quels lieux
Pouvez-vous attendre
Un hommage plus tendre,
Plus digne de vos yeux!

LE CHŒUR.

Demeurez, préſidez à nos Fêtes,
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

Les Acteurs du Divertiſſement rentrent par le même portique.

Pendant que CONSTANCE *parle à* LEONOR, DOM MORILLO *qui eſt devant elles, leur fait des mines.*

Et SANCHETTE *qui eſt alors auprès du* DUC DE FOIX, *le tire à part ſur le devant du Théâtre.*

SANCHETTE AU DUC DE FOIX.

Ecoutez donc, mon cher Amant,
L'aubade qu'on me donne eſt étrangement faite,
Je n'ai pas pu danſer. Pourquoi cette trompette?
Qu'eſt-ce qu'un Mars, Venus, des tirans, des combats,
Et pas un ſeul mot de Sanchette?
A cette Dame-ci, tout s'adreſſe en ces lieux.
Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi, taiſons-nous, l'Amour reſpectueux

Doit avoir quelquefois ſon bandeau ſur la bouche,
Bien plus encor que ſur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau, quels reſpects ! ils ſont bien ennuyeux !

DOM MORILLO *s'avançant vers la* PRINCESSE.

Eh bien, que dites-vous de notre ſerenade ?
La tante eſt-elle un peu contente de l'aubade ?

LEONOR.

Et la tante & la niéce y trouvent mille apas.

LA PRINCESSE A LEONOR.

Qu'eſt-ce que tout ceci ? Non, je ne comprends pas
Les contrarietez qui s'offrent à ma vûe,
Cette ruſticité du Seigneur du chateau,
Et ce goût ſi noble, ſi beau,
D'une Fête ſi prompte & ſi bien entendue.

DOM MORILLO.

Eh bien donc ; notre tante aprouve mon cadeau.

LEONOR.

Il me paroît brillant, fort heureux & nouveau.

DOM MORILLO.

La porte étoit gardée avec de beaux Gens-d'Armes ;
Eh, eh, l'on n'eſt pas neuf dans le mêtier des armes.

CONSTANCE.

C'eſt magnifiquement recevoir nos adieux,

Toujours le ſouvenir m'en ſera précieux.

MORILLO.

Je le crois. Vous pouriez voyager par le monde
Sans être feſtoyée, ainſi qu'on l'eſt ici :
Soyez ſage, demeurez-y ;
Cette Fête, ma foi, n'aura pas ſa ſeconde,
Vous chommerez ailleurs. Quand je vous parle ainſi,
C'eſt pour votre ſeul bien ; car pour moi, je vous jure,
Que ſi vous décampez, de bon cœur je l'endure,
Et quand il vous plaira, vous pourrez nous quitter.

CONSTANCE.

De cette offre polie, il nous faut profiter,
Par cet autre côté, permettez que je ſorte.

LEONOR.

On nous arrête encor à la ſeconde porte ?

CONSTANCE.

Que vois-je, quels objets ! quels ſpectacles charmants !

LEONOR.

Ma niéce, c'eſt ici le pays des Romans.

Il ſort de cette ſeconde porte une Troupe de DANSEURS *&* *de* DANSEUSES *avec des tambours de baſque & des tambourins.* (*g*)

(*g*) Le Sr. MALTER, 3. Les Dlles DALMAND & LE BRETON *en Maures.* Les Srs. HAMOCHE, LEVOIR; les Dlles PUVIGNE', THIERRI *en Maures.* Les ſieurs MATIGNON, DUPRE'; Les Demoiſelles COURCELLE, SAINT-GERMAIN, *en Egyptiens.*

Après cette entrée, LEONOR *se trouve à côté de* MORILLO, *& lui dit :*

Qui sont donc ces gens-ci ?

MORILLO AU DUC DE FOIX.

C'est à toi de leur dire,
Ce que je ne sçais point.

LE DUC DE FOIX A LA PRINCESSE DE NAVARRE.

Ce sont des Gens sçavants,
Qui, dans le Ciel tout courant sçavent lire.
Des Mages d'autrefois, illustres descendants,
A qui fut reservé le grand art de prédire.

Les Astrologues Arabes qui étoient restez sous le portique pendant la Danse, s'avancent sur le Théâtre, & tous les Acteurs de la Comédie se rangent pour les écouter.

UNE DEVINERESSE *chante.* (*b*)

Nous enchaînons le temps, le plaisir suit nos pas,
Nous portons dans les cœurs la flateuse espérance ;
Nous leur donnons la jouissance
Des biens même qu'ils n'ont pas ;

Le présent fuit, il nous entraîne,
Le passé n'est plus rien,

(*b*) La Demoiselle METZ.

Charme de l'avenir, vous êtes le ſeul bien
Qui reſte à la foibleſſe humaine.

Nous enchaînons le temps, &c.

On Danſe. (*i*)

UN ASTROLOGUE. (*k*)

L'aſtre éclatant & doux de la fille de l'onde,
Qui devance ou qui ſuit le jour,
Pour vous recommençoit ſon tour.
Mars a voulu s'unir pour le bonheur du monde
A la planette de l'Amour.
Mais quand les faveurs celeſtes
Sur nos jours précieux alloient ſe raſſembler,
Des Dieux inhumains & funeſtes
Se plaiſent à les troubler.

UN ASTROLOGUE (*l*) *alternativement avec le Chœur.*

Dieux ennemis, Dieux impitoyables,
Soyez confondus,
Dieux ſecourables,
Tendre Venus
Soyez à jamais favorables.

(*i*) Le ſieur MALTER 3. La Demoiſelle LE BRETON.

(*k*) Le ſieur DE CHASSE'.

(*l*) Le ſieur LA TOUR.

CONSTANCE.

Ces aſtrologues me paroiſſent
Plus inſtruits du paſſé que du ſombre avenir;
Dans mon ignorance ils me laiſſent
Comme moi ſur mes maux, ils ſemblent s'attendrir;
Ils forment comme moi des ſouhaits inutiles,
Et des eſpérances ſtériles,
Sans rien prévoir, & ſans rien prévenir.

LE DUC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire;
Des ſecrets de nos cœurs ils percent le myſtere.

UNE DEVINERESSE *s'approche de la* PRINCESSE *& chante.* (m)

Vous excitez la plus ſincere ardeur,
Et vous ne ſentez que la haine;
Pour punir votre ame inhumaine
Un ennemi doit toucher votre cœur:

Enſuite s'avançant vers SANCHETTE.

Et vous, jeune Beauté que l'amour veut conduire;
L'amour doit vous inſtruire,

(m) La Demoiſelle DE CANAVASSE.

Suivez

Suivez ſes douces loix,

Votre cœur eſt né tendre :

Aimez, mais en faiſant un choix ;

Gardez de vous méprendre.

SANCHETTE.

Ah l'on s'adreſſe à moi, la Fête étoit pour nous,
J'attendois, j'éprouvois des tranſports ſi jaloux.

UN DEVIN & UNE DEVINERESSE *s'adreſſant à* SANCHETTE. (*n*)

En mariage
Un ſort heureux;
Eſt un rare avantage ;
Ses plus doux feux,
Sont un long eſclavage.

Du mariage
Formez les nœuds ;
Mais ils ſont dangereux.
L'amour heureux
Eſt trop volage.

Du mariage
Craignez les nœuds,
Ils ſont trop dangereux.

(*n*) Le ſieur DE CHASSEʹ, & la Demoiſelle DE CANAVASSE.

SANCHETTE AU DUC DE FOIX.

Bon! quels dangers ſeroient à craindre en mariage?
Moi, je n'en vois aucun; de bon cœur je m'engage,
Nous nous aimons, tout ira bien.
Puiſque nous nous aimons, nous ſerons fort fideles;
Donnez-moi bien ſouvent des fêtes auſſi belles,
Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC DE FOIX.

Helas! j'en donnerois tous les jours de ma vie,
Et les fêtes ſont ma folie;
Mais je n'eſpere point faire votre bonheur.

SANCHETTE.

Il eſt déja tout fait, vous enchantez mon cœur.

On Danſe. (*o*)

Les Acteurs de la Comédie ſont rangés ſur les aîles; SANCHETTE *veut danſer avec* LE DUC DE FOIX, *qui s'en défend*, MORILLO *prend* LA PRINCESSE DE NAVARRE, *& danſe avec elle.*

(o) La Demoiſelle DALMAND ſeule.
Le ſieur MALTER 3. la Demoiſelle Le BRETON.

GUILLOT *avec un garçon Jardinier vient interrompre la danse, dérange tout, prend* LE DUC DE FOIX *&* MORILLO *par la main, fait des signes en leur parlant bas & ayant fait cesser la musique, il dit au* DUC DE FOIX.

Oh! vous allez bientôt avoir une autre danse,
Tout est perdu, comptez sur moi.

LE DUC DE FOIX A MORILLO.

Quelle étrange avanture! Un Alcade! Eh pourquoi?

MORILLO.

Il vient la demander par ordre exprès du Roi.

LE DUC DE FOIX.

De quel Roi?

MORILLO.

De Dom Pedre.

LE DUC DE FOIX.

Allez; le Roi de France
Vous défendra bientôt de cette violence.

LEONOR A LA PRINCESSE.

Il paroît que sur vous, roule la conférence.

MORILLO.

Bon; mais en attendant qu'allons-nous devenir?
Quand un Alcade parle, il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir, moi ?

MORILLO.

Sans doute, & que peux-tu prétendre ?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous, contre tous la défendre.

MORILLO.

Qui toi te révolter contre un ordre précis
Emané du Roi même ? es-tu de ſang raſſis ?

LE DUC DE FOIX.

Le premier des devoirs eſt de ſervir les belles,
Et les Rois ne vont qu'après elles.

MORILLO.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien :
Tu ſeras ..... Mais ma foi je ne m'en mêle en rien.
Rebelle à la juſtice ? allons rentrez Sanchette,
Plus de fête.

MORILLO *pouſſe* SANCHETTE *dans la maiſon*, *renvoye la muſique & ſort avec ſon monde.*

SANCHETTE.

Eh quoi donc !

LEONOR.

D'où vient cette retraite,
Ce trouble, cet effroi, ce changement ſoudain ?

CONSTANCE.

Je crains de nouveaux coups de mon triste destin.

LE DUC DE FOIX.

Madame, il est affreux de causer vos allarmes,
Nos divertissements vont finir par des larmes,
Un cruel......

CONSTANCE.

Ciel! Qu'entens-je? Eh quoi jusques en ces lieux,
Gaston poursuivroit-il ses projets odieux?

LEONOR.

Qu'avez-vous dit?

LE DUC DE FOIX.

Quel nom prononce votre bouche?
Gaston de Foix, Madame, a-t-il un cœur farouche?
Sur la foi de son nom, j'ose vous protester,
Qu'ainsi que moi, pour vous, il donneroit sa vie;
Mais d'un autre ennemi, craignez la barbarie,
De la part de Dom Pedre on vient vous arrêter.

CONSTANCE.

M'arrêter?

LE DUC DE FOIX.

Un Alcade avec impatience,
Jusqu'en ces lieux suivit vos pas.
Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Eh ſur quelle apparence,
Sous quel nom, quel prétexte ?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme pas.
Mais il a déſigné vos gens, votre équipage ;
Tout envoyé qu'il eſt d'un ennemi ſauvage,
Il a ſurtout déſigné vos apas.

LEONOR.

Ah, cachons-nous, Madame,

CONSTANCE.

Où ?

LEONOR.

Chez la Jardiniere,
Chez Guillot.

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher,
La beauté ne peut ſe cacher.

CONSTANCE.

Fuyons.

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LEONOR.

Reſtons donc.

CONSTANCE.

Ciel! que faire?

LE DUC DE FOIX.

Si vous reſtez, ſi vous fuyez,
Je mourrai partout à vos pieds.
Madame, je n'ai point la coupable imprudence,
D'oſer vous demander quelle eſt votre naiſſance;
Soyez Reine ou Bergere, il n'importe à mon cœur:
Et le ſecret que vous m'en faites,
Du ſoin de vous ſervir, n'affoiblit point l'ardeur;
Le trône eſt partout où vous êtes;
Cachez, s'il ſe peut, vos apas,
Je vais voir en ces lieux ſi l'on peut vous ſurprendre,
Et je ne me cacherai pas,
Quand il faudra vous deffendre.

SCENE SEPTIE'ME.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

ENFIN, nous avons un apui,
Le brave Chevalier! nous viendroit-il de France?

CONSTANCE.

Il n'eſt point d'Eſpagnol plus généreux que lui.

LEONOR.

J'en eſpére beaucoup, s'il prend votre deffenſe.

CONSTANCE.

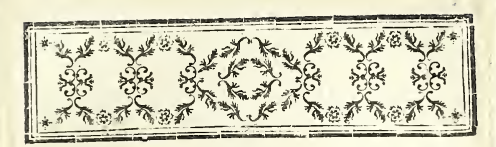
Mais que peut-il ſeul aujourd'hui
Contre le danger qui me preſſe ?
Le ſort a ſur ma tête épuiſé tous ſes coups.

LEONOR.

Je craindrois le ſort en couroux,
Si vous n'êtiez qu'une Princeſſe;
Mais vous avez, Madame, un partage plus doux.
La nature elle-même a pris votre querelle.
Puiſque vous êtes jeune & belle,
Le monde entier ſera pour vous.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

SANCHETTE, GUILLOT *Jardinier*.

SANCHETTE.

ARRETE, parle-moi, Guillot.

GUILLOT.

Oh, Guillot est pressé.

SANCHETTE.

Guillot demeure ; un mot ;
Que fait notre Alamir ?

GUILLOT.

Oh, rien n'est plus étrange.

SANCHETTE.

Mais que fait-il, dis-moi ?

GUILLOT.

Moi, je crois qu'il fait tout,

Liberal comme un Roy, jeune & beau comme un Ange.

SANCHETTE.

L'infidele me pousse à bout.
N'est-il pas au jardin avec cette étrangére ?

GUILLOT.

Eh vrayement oui !

SANCHETTE.

Qu'elle doit me déplaire !

GUILLOT.

Eh, mon Dieu, d'où vient ce couroux,
Vous devez l'aimer au contraire,
Car elle est belle comme vous.

SANCHETTE.

D'où vient qu'on a cessé sitôt la serenade ?

GUILLOT.

Je n'en sçais rien.

SANCHETTE.

Que veut dire un Alcade ?

GUILLOT.

Je n'en sçais rien.

SANCHETTE.

D'où vient que mon pere vouloit
M'enfermer sous la clef, d'où vient qu'il s'en alloit ?

GUILLOT.

Je n'en sçais rien.

SANCHETTE.

D'où vient qu'Alamir est près d'elle ?

GUILLOT.

Eh, je le sçais, c'est qu'elle est belle ;
Il lui parle à genoux, tout comme on parle au Roi,
C'est des respects, des soins, j'en suis tout hors de moi.
Vous en seriez charmée.

SANCHETTE.

Ah, Guillot, le perfide !

GUILLOT.

Adieu ; car on m'attend, on a besoin d'un guide,
Elle veut s'en aller.

Il sort.

SANCHETTE *seule.*

Puisse-t'elle partir,
Et me laisser mon Alamir ;
Oh, que je suis honteuse, & dépitée ?
Il m'aimoit en un jour ; en deux, suis-je quittée ?
Monsieur Hernand m'a dit que c'est là le bon ton.
Je n'en crois rien du tout. Alamir ! quel fripon !
S'il étoit sot & laid, il me seroit fidele,
Et ne pouvant trouver de conquête nouvelle,
Il m'aimeroit faute de mieux.
Comment faut-il faire à mon âge ?
J'ai des Amants constants, ils sont tous ennuyeux,
J'en trouve un seul aimable, & le traître est volage.

SCENE DEUXIE'ME.

SANCHETTE, L'ALCADE *& sa suite.*

L'ALCADE.

Mes amis, vous avez un important emploi;
Elle eſt dans ces jardins; ah, la voici, c'eſt elle,
Le portrait qu'on m'en fit me ſemble aſſez fidelle,
Voilà ſon air, ſa taille, elle eſt jeune, elle eſt belle,
Rempliſſons les ordres du Roi.
Soyez prêts à me ſuivre & faites ſentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéirons; comptez ſur notre zele.

SANCHETTE.

Ah, Meſſieurs, vous parlez de moi,

L'ALCADE.

Oui, Madame, à vos traits nous ſçavons vous connaître,
Votre air nous dit aſſez ce que vous devez être;
Nous venons vous prier de venir avec nous,
La moitié de mes gens marchera devant vous,
L'autre moitié ſuivra, vous ſerez tranſportée
Sûrement & ſans bruit, & partout reſpectée.

SANCHETTE.

Quel étrange propos! Me tranſporter! Qui moi?

Eh, qui donc êtes-vous ?

L'ALCADE.

Des Officiers du Roi,
Vous l'offenſez beaucoup d'habiter ces retraites;
Monſieur l'Amirante en ſecret,
Sans nous dire qui vous êtes,
Nous a fait votre portrait.

SANCHETTE.

Mon portrait dites-vous ?

L'ALCADE.

Madame, trait pour trait.

SANCHETTE.

Mais je ne connois point ce Monſieur l'Amirante.

L'ALCADE.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

SANCHETTE.

Mon portrait à la Cour a donc été porté ?

L'ALCADE.

Apparemment.

SANCHETTE.

Voyez ce que fait la beauté ?
Et de la part du Roi vous m'enlevez.

L'ALCADE.

Sans doute,

C'eſt notre ordre précis, il le faut quoi qu'il coûte.

SANCHETTE.

Où m'allez-vous mener ?

L'ALCADE.

A Burgos, à la Cour,
Vous y ſerez demain avant la fin du jour.

SANCHETTE.

A la Cour! mais vraiment ce n'eſt pas me déplaire;
La Cour, j'y conſens fort; mais que dira mon pere ?

L'ALCADE.

Votre pere ? il dira tout ce qu'il lui plaira.

SANCHETTE.

Il doit être charmé de ce voyage-là!

L'ALCADE.

C'eſt un honneur très-grand qui ſans doute le flatte.

SANCHETTE.

On m'a dit que la Cour eſt un pays ſi beau!
Hélas! hors ce jour-ci, la vie en ce chateau
Fut toujours ennuyeuſe & platte.

L'ALCADE.

Il faut que dans la Cour votre perſonne éclatte.

SANCHETTE.

Eh, qu'eſt-ce qu'on y fait ?

LALCADE.

Mais, du bien & du mal,
On y vit d'eſpérance, on tâche de paraître,
Près des belles toujours on a quelque rival,
On en a cent auprès du maître.

SANCHETTE.

Eh, quand je ſerai-là, je verrai donc le Roi?

L'ALCADE

C'eſt lui qui veut vous voir.

SANCHETTE.

Ah, quel plaiſir pour moi!
Ne me trompez-vous point? eh, quoi le Roi ſouhaitte
Que je vive à ſa Cour? il veut avoir Sanchette?
Hélas! de tout mon cœur, il m'enleve; partons,
Eſt-il comme Alamir? quelle ſont ſes façons?
Comment en uſe-t-il, Meſſieurs, avec les belles?

L'ALCADE.

Il ne m'apartient pas d'en ſçavoir des nouvelles,
A ſes ordres ſacrez, je ne ſçais qu'obéir.

SANCHETTE.

Vous emmenez ſans doute à la Cour Alamir?

L'ALCADE.

Comment? quel Alamir?

SANCHETTE.

L'homme le plus aimable,
Le plus fait pour la Cour, brave, jeune, adorable.

L'ALCADE.

Si c'eſt un Gentilhomme à vous,
Sans doute, il peut venir, vous êtes la maîtreſſe.

SANCHETTE.

Un Gentilhomme à moi, plût à Dieu!

L'ALCADE.

Le temps preſſe,
La nuit vient, les chemins ne ſont pas sûrs pour nous.
Partons.

SANCHETTE.

Ah, volontiers.

SCENE TROISIE'ME.

MORILLO, SANCHETTE, L'ALCADE,
Suite.

MORILLO.

MESSIEURS, êtes-vous fous?
Arrêtez donc, qu'allez-vous faire?
Où menez-vous ma fille?

SANCHETTE.

SANCHETTE.

A la Cour, mon cher pere.

MORILLO.

Elle eſt folle ; arrêtez, c'eſt ma fille.

L'ALCADE.

Comment ?

Ce n'eſt pas cette Dame, à qui je....

MORILLO.

Non vraiment,

C'eſt ma fille, & je ſuis Dom Morillo ſon pere ;
Jamais on ne l'enlevera.

SANCHETTE.

Quoi, jamais!

MORILLO.

Emmenez, s'il le faut, l'étrangere,
Mais ma fille me reſtera.

SANCHETTE.

Elle aura donc ſur moi toujours la préférence ;
C'eſt elle qu'on enleve!

MORILLO.

Allez en diligence.

SANCHETTE.

L'heureuſe créature ! on l'emmene à la Cour!

Hélas! quand ſera-ce mon tour?

MORILLO.

Vous voyez que du Roi la volonté ſacrée,
Eſt chez Dom Morillo comme il faut reverée,
Vous en rendrez compte.

L'ALCADE.

Oui, fiez-vous à nos ſoins.

SANCHETTE.

Meſſieurs, ne prenez qu'elle au moins.

SCENE QUATRIE'ME.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

JE ſuis ſaiſi de crainte, ah, l'affaire eſt fâcheuſe!

SANCHETTE.

Eh, qu'ai-je à craindre moi?

MORILLO.

La choſe eſt ſérieuſe,
C'eſt affaire d'Etat, vois-tu, que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment d'Etat?

MORILLO.

Eh, oui, j'aprends que près d'ici
Tous les Français ſont en campagne
Pour donner un Maître à l'Eſpagne.

SANCHETTE.

Qu'eſt-ce que cela fait ?

MORILLO.

On dit qu'en ce canton,
Alamir eſt leur eſpion ;
Cette Dame eſt errante, & chez moi ſe déguiſe,
Elle a tout l'air d'être compriſe
Dans quelque conſpiration ;
Et ſi tu veux que je le diſe,
Tout cela ſent la pendaiſon.
J'ai fait une groſſe ſotiſe,
De faire entrer dans ma maiſon
Cette Dame en ce tems de criſe,
Et cet agréable fripon
Qui me joue, & qui la courtiſe :
Je veux qu'il parte tout de bon,
Et qu'ailleurs il s'impatroniſe.

SANCHETTE.

Lui, mon pere, ce beau garçon ?

MORILLO.

Lui-même, il peut ailleurs donner la ſerenade.

SCENE CINQUIE'ME.

MORILLO, SANCHETTE, GUILLOT.

GUILLOT *tout essouflé.*

AU secours, au secours, ah, quelle étrange aubade!

MORILLO.

Quoi donc?

SANCHETTE.

Qu'a-t-il donc fait?

GUILLOT.

Dans ces jardins là bas.

MORILLO.

Eh bien.

GUILLOT.

Cet Alamir, & ce Monsieur l'Alcade,
Les gens d'Alamir, des Soldats,
Ayant du fer partout, en tête, au dos, aux bras,
L'Etrangére enlevée au milieu des Gens-d'Armes,
Et le brave Alamir tout brillant sous les armes,
Qui la reprend soudain, & fait tomber à bas,
Tout alentour de lui, nez, mentons, jambes, bras,
Et la belle Etrangére en larmes,
Des chevaux renversez, & des maîtres dessous,
Et des valets dessus, des jambes fracassées,

Des vainqueurs, des fuyards, des cris, du ſang, des coups,
Des lances à la fois, & des têtes caſſées,
Et la tante, & ma femme, & ma fille, avec moi,
C'eſt horrible à penſer, je ſuis tout mort d'effroi.

SANCHETTE.

Eh, n'eſt-il point bleſſé?

GUILLOT.

C'eſt lui qui bleſſe & tue,
C'eſt un héros, un diable.

MORILLO.

Ah, quelle étrange iſſue!
Quel maudit Alamir! quel enragé, quel fou!
S'attaquer à ſon maître, & hazarder ſon cou!
Et le mien, qui pis eſt; ah, le maudit eſclandre,
Qu'allons-nous devenir? Le plus grand châtiment
Sera le digne fruit de cet emportement;
Et moi bien ſot auſſi de vouloir entreprendre
De retenir chez moi cette fiere beauté;
Voilà ce qu'il m'en a coûté.
Aſſemblons nos parens, allons chez votre mere,
Et tâchons d'aſſoupir cette effroyable affaire.

SANCHETTE *en s'en allant.*

Ah, Guillot, prends bien ſoin de ce jeune Officier,
Il a tort, en effet, mais il eſt bien aimable,
Il eſt ſi brave!

SCENE SIXIE'ME.

GUILLOT *seul.*

AH, oui, c'est un homme admirable!
On ne peut mieux se battre, on ne peut mieux payer:
Que j'aime les héros, quand ils sont de l'espéce
De cet amoureux Chevalier.
J'ai vû ça tout d'un coup. La Dame a sa tendresse,
J'aime à voir un jeune guerrier,
Bien payer ses amis, bien servir sa Maîtresse,
C'est comme il faut me plaire.

SCENE SEPTIE'ME.

CONSTANCE, LEONOR, GUILLOT.

CONSTANCE.

OU me refugier?
Hélas! qu'est devenu ce guerrier intrepide,
Dont l'ame généreuse & la valeur rapide,
Etalent tant d'exploits avec tant de vertu?
Comme il me deffendoit! comme il a combattu!
L'aurois-tu vû? réponds.

GUILLOT.

J'ai vû, je n'ai rien vû.
Je ne vois rien encor. Une semblable fête
Trouble terriblement les yeux.

LEONOR.

Eh, va donc t'informer,

GUILLOT.

Où, Madame ?

CONSTANCE.

En tous lieux.
Va, vole, réponds donc ; que fait-il ? cours, arrête,
Auroit-il succombé ! que ne puis-je à mon tour
Deffendre ce héros & lui sauver le jour ?

LEONOR.

Hélas ! plus que jamais, le danger est extrême,
Le nombre étoit trop grand.

GUILLOT.

Contre un, ils étoient dix.

LEONOR.

Peut-être qu'on vous cherche, & qu'Alamir est pris.

GUILLOT.

Qui, lui ? vous vous moquez ; il auroit pris lui-même
Tous les Alcades d'un pays.

Allez, croyez ſans vous méprendre,
Qu'il ſera mort cent fois avant que de ſe rendre.

CONSTANCE.

Il ſeroit mort?

LEONOR.

Va donc.

CONSTANCE.

Tâche de t'éclaircir.

Il ſort.

Va vîte.... Il ſeroit mort!

LEONOR.

Je vous en vois frémir,
Eh, ſur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie?

CONSTANCE.

S'il vivoit, Leonor, il ſeroit près de moi.
De l'honneur qui le guide, il connoît trop la loi,
Sa main pour me ſervir par le Ciel reſervée,
M'abandonneroit-elle après m'avoir ſauvée?
Non, je croi qu'en tout temps il ſeroit mon apui.
Puiſqu'il ne paroît pas je dois trembler pour lui.

LEONOR.

Tremblez auſſi pour vous, car tout vous eſt contraire.
En vain par tout vous ſçavez plaire,
Par tout on vous pourſuit, on menace vos jours,
Chacun craint ici pour ſa tête.

Le Maître du chateau qui vous donne une fète,
N'ofe vous donner du fecours.
Alamir feul vous fert. Le refte vous oprime.

CONSTANCE.

Que devient Alamir, & quel fera fon fort?

LEONOR.

Songez au vôtre, hélas! quel tranfport vous anime!

CONSTANCE.

Leonor, ce n'eft point un aveugle tranfport,
C'eft un fentiment légitime.
Ce qu'il a fait pour moi.

SCENE HUITIE'ME.

CONSTANCE, LEONOR, ALAMIR.

ALAMIR.

J'AI fait ce que j'ai dû.
J'exécutois votre ordre, & vous avez vaincu.

CONSTANCE.

Vous n'êtes point bleffé?

ALAMIR.

Le Ciel, ce Ciel propice,

De votre caufe en tout feconda là juftice.
Puiffe un jour cette main par de plus heureux coups,
De tous vos ennemis vous faire un facrifice;
Mais un de vos regards doit les défarmer tous.

CONSTANCE.

Hélas! du fort, encor je reffens le couroux,
De vous récompenfer il m'ôte la puiffance,
Je ne puis qu'admirer cet excès de vaillance.

ALAMIR.

Non, c'eft moi qui vous dois de la reconnoiffance.
Vos yeux me regardoient, je combattois pour vous,
Quelle plus belle récompenfe!

CONSTANCE.

Ce que j'entends, ce que je vois,
Votre fort & le mien, vos difcours, vos exploits;
Tout étonne mon ame; elle en eft confonduë;
Quel deftin nous raffemble, & par quel noble effort,
Par quelle grandeur d'ame en ces lieux peu connuë,
Pour ma feule défenfe affrontiez-vous la mort?

LE DUC DE FOIX.

Eh n'eft-ce pas affez que de vous avoir vûë?

CONSTANCE.

Quoi, vous ne connoiffiez ni mon nom, ni mon fort,
Ni mes malheurs, ni ma naiffance?

LE DUC DE FOIX.

Tout cela dans mon cœur eût-il été plus fort
Qu'un moment de votre présence !

CONSTANCE.

Alamir, je vous dois ma juste confiance,
Après des services si grands.
Je suis fille des Rois & du sang de Navarre,
Mon sort est cruel & bizarre :
Je fuyois ici deux tirans ;
Mais vous de qui le bras protége l'innocence,
A votre tour daignez vous découvrir.

ALAMIR.

Le sort juste une fois me fit pour vous servir,
Et ce bonheur me tient lieu de naissance :
Quoi puis-je encor vous secourir ?
Quels sont ces deux tirans de qui la violence
Vous persécutoit à la fois ?
Dom Pedre est le premier ? Je brave sa vengeance ;
Mais l'autre quel est-il ?

CONSTANCE.

L'autre est le Duc de Foix.

LE DUC DE FOIX.

Ce Duc de Foix qu'on dit & si juste, & si tendre !
Eh que pourrai-je contre lui ?

CONSTANCE.

Alamir, contre tous vous ferez mon appui,
Il cherche à m'enlever,

LE DUC DE FOIX.

Il cherche à vous défendre,
On le dit, il le doit, & tout le prouve aſſez.

CONSTANCE.

Alamir! Et c'eſt vous! C'eſt vous qui l'excuſez!

ALAMIR.

Non, je dois le haïr ſi vous le haïſſez.
Vous étant odieux, il doit l'être à lui-même;
Mais comment condamner un mortel qui vous aime?
On dit que la vertu l'a pû ſeule enflamer,
S'il eſt ainſi, grand Dieu, comme il doit vous aimer!
On dit que devant vous il tremble de paraître,
Que ſes jours aux remords ſont tous ſacrifiez;
On dit qu'enfin ſi vous le connaiſſiez,
Vous lui pardonneriez peut-être.

CONSTANCE.

C'eſt vous ſeul que je veux connaître,
Parlez-moi de vous ſeul, ne trompez plus mes vœux.

LE DUC DE FOIX.

Ah daignez épargner un Soldat malheureux,
Ce que je ſuis dément ce que je peux paraître.

CONSTANCE.

Vous êtes un Héros, & vous le paraiſſez :

LE DUC DE FOIX.

Mon ſang me fait rougir. Il me condamne aſſez.

CONSTANCE.

Si votre ſang eſt d'une ſource obſcure,
Il eſt noble par vos vertus,
Et des deſtins j'effacerai l'injure.
Si vous êtes ſorti d'une ſource plus pure,
Je..... Mais vous êtes Prince, & je n'en doute plus;
Je n'en veux que l'aveu, le reſte me l'aſſure,
Parlez.

LE DUC DE FOIX.

J'obéis à vos loix;
Je voudrois être Prince, alors que je vous vois
Je ſuis un Cavalier.

SCENE NEUVIE'ME.

CONSTANCE, LE DUC DE FOIX, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

VOus? Vous êtes un traître,
Vous n'échapperez pas, & je prétends connaître

Pour qui la Fête étoit, qui vous trompiez des deux.

LE DUC DE FOIX.

Je n'ai trompé perſonne, & ſi je fais des vœux,
Ces vœux ſont trop cachez, & tremblent de paraître.
Ne jugez point de moi par ces frivoles jeux.
Une Fête eſt un hommage,
Que la galanterie, ou bien la vanité,
Sans en prendre aucun avantage,
Quelquefois donne à la beauté;
Si j'aimois, ſi j'oſois m'abandonner aux flammes
De cette paſſion, vertu des grandes ames,
J'aimerois conſtament ſans eſpoir de retour;
Je mêlerois dans le ſilence
Les plus profonds reſpects au plus ardent amour;
J'aimerois un objet d'une illuſtre naiſſance.

SANCHETTE *à part.*

Mon pere eſt bon Baron.

LE DUC DE FOIX.

Un objet ingenu.

SANCHETTE.

Je la ſuis fort.

LE DUC DE FOIX.

Doux, fier, éclairé, retenu,
Qui joindroit ſans effort, l'eſprit & l'innocence.

SANCHETTE *à part.*

Eſt-ce moi ?

LE DUC DE FOIX.

J'aimerois certain air de grandeur,
Qui produit le reſpect ſans inſpirer la crainte,
La beauté ſans orgueil, la vertu ſans contrainte,
L'Auguſte Majeſté ſur le viſage empreinte,
Sous les voiles de la douceur.

SANCHETTE.

De la Majeſté! moi!

LE DUC DE FOIX.

Si j'écoutois mon cœur,
Si j'aimois, j'aimerois avec délicateſſe ;
Mais en brûlant avec tranſport :
Et je cacherois ma tendreſſe,
Comme je dois cacher mes malheurs & mon ſort.

LEONOR.

Eh bien, connoiſſez-vous la perſonne qu'il aime?

CONSTANCE A LEONOR.

Je ne me connois pas moi-même,
Mon cœur eſt trop émû pour oſer vous parler.



SCENE DIXIE'ME.

MORILLO *& les Perſonages précedents.*

MORILLO.

HELAS tout cela fait trembler :
Ta mere en va mourir, que deviendra ma fille ?
L'enfer eſt déchaîné, mon chateau, ma famille,
Mon bien, tout eſt pillé, tout eſt à l'abandon,
Le Duc de Foix a fait inveſtir ma Maiſon.

CONSTANCE.

Le Duc de Foix ? Qu'entends-je ? O Ciel ta tirannie,
Veut encor par ſes mains perſécuter ma vie !

MORILLO.

Bon ce n'eſt-là que la moindre partie
De ce qu'il nous faut eſſuyer.
Un certain du Gueſclin, brigand de ſon métier,
Turc de Religion, & Breton d'origine,
Avec ſes Spadaſſins, devers Burgos chemine,
Ce traître Duc de Foix, vient de s'aſſocier
Avec toute cette racaille,
Contre eux, tout près d'ici, le Roi va guerroyer,
Et nous allons avoir bataille.

CONSTANCE.

Ainſi donc à mon ſort je n'ai pû réſiſter ;

Son

Ce qu'ailleurs on immole à son ambition.
Ah ! si pour m'éprouver, il m'a caché son nom,
S'il n'a jamais d'autre artifice,
S'il est Prince, s'il m'aime !... O Ciel ! que me veut-on ?

SCENE TROISIE'ME.

CONSTANCE, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

MADAME, à vos genoux, souffrez que je me jette.
Madame, protegez Sanchette ;
Je vous ai mal connue, & pourtant malgré moi,
Je sentois du respect, sans sçavoir bien pourquoi.
Vous voilà, je crois, Reine ; il faut à tout le monde,
Faire du bien à tout moment.
A commencer par moi.

CONSTANCE.

Si le sort me seconde,
C'est mon projet, du moins.

LEONOR.

Eh bien, ma belle enfant,
Madame a des bontez ; quel bien faut-il vous faire ?

SANCHETTE.

On dit le Duc de Foix vainqueur;
Mais je prends peu de part au deſtin de la guerre
Tout cela m'épouvante, & ne m'importe guére
J'aime, & c'eſt tout pour moi.

CONSTANCE.

Votre aimable candeur
M'intéreſſe pour vous; parlez, ſoyez ſincére.

SANCHETTE.

Ah, je ſuis de très-bonne foi.
J'aime Alamir, Madame, & j'avois ſçu lui plaire;
Il devoit parler à mon pere;
Il eſt de mes parents, il vint ici pour moi.

CONSTANCE *ſe tournant vers* LEONOR.

Son parent, Leonor!

SANCHETTE.

En écoutant ma plainte,
D'un profond déplaiſir votre ame ſemble atteinte!

CONSTANCE.

Il l'aimoit!

SANCHETTE.

Votre cœur paroît bien agité!

CONSTANCE.

Je vous ai donc perdue, illuſion flatteuſe!

SANCHETTE.

Peut-on ſe voir Princeſſe, & n'être pas heureuſe!

CONSTANCE.

Hélas! votre ſimplicité
Croit que dans la grandeur eſt la félicité;
Vous vous trompez beaucoup; ce jour doit vous aprendre
Que dans tous les états, il eſt des malheureux.
Vous ne connoiſſez pas mes deſtins rigoureux.
Au bonheur, croyez-moi, c'eſt à vous de prétendre,
Mon cœur, de ce grand jour, eſt encor effrayé;
Le Ciel me conduiſit de diſgrace en diſgrace,
Mon ſort peut-il être envié?

SANCHETTE.

Votre Alteſſe me fait pitié;
Mais je voudrois être à ſa place.
Il ne tiendroit qu'à vous de finir mon tourment.
Alamir eſt tout fait pour être mon Amant.
Je bénis bien le Ciel que vous ſoyez Princeſſe,
Il faut un Prince à votre Alteſſe,
Un ſimple Gentilhomme eſt peu pour vos apas.
Seriez-vous aſſez rigoureuſe,
Pour m'ôter mon Amant, en ne le prenant pas?
Vous qui ſemblez ſi généreuſe!

CONSTANCE *ayant un peu rêvé.*

Allez, ... ne craignez rien, ... quoi! le ſang vous unit?

SANCHETTE.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Il vous aime !

SANCHETTE.

Oui, d'abord il l'a dit,
Et d'abord je l'ai cru ; souffrez que je le croye :
Madame, tout mon cœur avec vous se déploye.
Chez Messieurs mes Parens je me mourois d'ennui ;
Il faut qu'en l'épousant pour comble de ma joye,
J'aille dans votre Cour vous servir avec lui.

CONSTANCE.

Vous ! avec Alamir ?

SANCHETTE.

Vous connaissez son zele,
Madame, qu'avec lui, votre Cour sera belle !
Quel plaisir de vous y servir !
Ah ! quel charme de voir, & sa Reine, & son Prince !
Un chagrin à la Cour donne plus de plaisir
Que mille Fêtes en Province.
Mariez-nous, Madame, & faites-nous partir.

CONSTANCE.

Etouffe tes soupirs, malheureuse Constance ;
Soyons en tous les tems digne de ma naissance....
Oui, vous l'épouserez,... comptez sur mon apui.
Au vaillant Alamir, je dois ma délivrance,
Il a tout fait pour moi,... je vous unis à lui ;
Et vous serez sa récompense.

SANCHETTE.

Parlez donc à mon Pere.

CONSTANCE.

Oui.

SANCHETTE.

Parlez aujourd'hui.
Tout à l'heure.

CONSTANCE.

Oui... quel trouble & quel effort extrême !

SANCHETTE.

Quel excès de bonté ! je tombe à vos genoux,
Madame, & je ne sçais qui j'aime,
Le plus sincerement d'Alamir ou de vous.

Elle fait quelques pas pour s'en aller.

CONSTANCE.

De mon sort ennemi la rigueur est constante.

SANCHETTE *revenant.*

C'est à condition que vous m'emmenerez.

CONSTANCE.

C'en est trop.

SANCHETTE.

De nous deux vous serez si contente !

A LEONOR.

Avertissez-moi, vous, lorsque vous partirez.

En s'en allant.

Que je suis une heureuse fille !
Qu'on va me respecter ce soir dans ma famille !

SCENE QUATRIE'ME.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

A Quels maux différents tous mes jours ſont livrez !
Leonor, connois-tu ma peine & mon outrage ?

LEONOR.

Je ſuportois, Madame, avec tranquilité,
Les perſécutions, le couvent, le voyage,
J'eſſuyois même avec gayeté
Ces infortunes de paſſage.
Vous me faites enfin connoître la douleur,
Tout le reſte n'eſt rien près des peines du cœur,
Le vrai malheur eſt ſon ouvrage.

CONSTANCE.

Je ſuis accoûtumée à dompter le malheur.

LEONOR.

Ainſi par vos bontez, ſa parente l'épouſe.
Il méritoit d'autres apas.

CONSTANCE.

Si j'étois ſon égale, hélas !
Que mon ame ſeroit jalouſe !
Oublions Alamir, ſes vertus, ſes attraits,

Ce qu'il eſt, ce qu'il devroit être.
Tout ce qui de mon cœur s'eſt preſque rendu maître.
... Non, je ne l'oublierai jamais.

LEONOR.

Vous ne l'oublierez point! vous le cedez!

CONSTANCE.

Sans doute.

LEONOR.

Hélas! que cet effort vous coûte!
Mais ne feroit-il point un effort généreux,
Non moins grand, beaucoup plus heureux:
Celui d'être au-deſſus de la grandeur ſuprême.
Vous pouvez aujourd'hui diſpoſer de vous-même.
Elever un héros, eſt-ce vous avilir?
Eſt-ce donc par orgueil qu'on aime?
N'a-t-on que des Rois à choiſir?
Alamir ne l'eſt pas, mais il eſt brave & tendre.

CONSTANCE.

Non, le devoir l'emporte, & tel eſt ſon pouvoir.

LEONOR.

Hélas, gardez-vous bien de prendre
La vanité pour le devoir.
Que reſolvez-vous donc?

CONSTANCE.

Moi! d'être au deſeſpoir;
D'obéir en pleurant à ma gloire importune,

D'éloigner le héros dont je me ſens charmer,
De goûter le bonheur de faire ſa fortune,
Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.

On entend derriére le Théâtre un bruit de Trompettes.

CHŒUR.

Triomphe Victoire,
L'équité marche devant nous ;
Le Ciel y joint la Gloire,
L'ennemi tombe ſous nos coups;
Triomphe Victoire.

LEONOR.

Eſt-ce le Duc de Foix qui prétend par des Fêtes,
Vous mettre encor, Madame, au rang de ſes conquêtes ?

CONSTANCE.

Ah ! je déteſte le parti,
Dont la Victoire a ſecondé ſes armes ;
Quel qu'il ſoit, Leonor, il eſt mon ennemi.
Puiſſe le Duc de Foix auteur de mes allarmes,
Puiſſent Dom Pedre & lui l'un par l'autre périr.
Mais, ô Ciel ! conſervez mon vengeur Alamir,
Dût-il ne point m'aimer, dût-il cauſer mes larmes.



SCENE CINQUIE'ME.

LE DUC DE FOIX, CONSTANCE, LEONOR.

LE DUC DE FOIX.

MADAME, les Français ont délivré ces lieux;
Dom Pedre est descendu dans la nuit éternelle.
Gaston de Foix victorieux,
Attend encor une gloire plus belle,
Et demande l'honneur de paroître à vos yeux.

CONSTANCE.

Que dites-vous, & qu'osez-vous m'aprendre?
Il paroîtroit en des lieux où je suis!
Dom Pedre est mort, & mes ennuis
Survivroient encor à sa cendre!

LE DUC DE FOIX.

Gaston de Foix vainqueur en ces lieux va se rendre;
J'ai combattu sous lui; j'ai vû dans ce grand jour,
Ce que peut le courage, & ce que peut l'amour.
Pour moi, seul malheureux, (si pourtant je peux l'être,
Quand des jours plus serains pour vous semblent renaître)
Pénétré, plein de vous, jusqu'au dernier soupir,
Je n'ai qu'à m'éloigner, ou plûtôt qu'à vous fuir.

CONSTANCE.

Vous partez !

LE DUC DE FOIX.

Je le dois.

CONSTANCE.

Arrêtez, Alamir.

LE DUC DE FOIX.

Madame !

CONSTANCE.

Demeurez, je ſçai trop quelle vûe
Vous conduiſit en ce ſéjour.

LE DUC DE FOIX.

Quoi, mon ame vous eſt connue ?

CONSTANCE.

Oui.

LE DUC DE FOIX.

Vous ſçauriez ?

CONSTANCE.

Je ſçai que d'un tendre retour
On peut payer vos vœux. Je ſçai que l'innocence,
Qui des dehors du monde a peu de connoiſſance,
Peut plaire & connoître l'amour.
Je ſçai qui vous aimiez, & même avant ce jour....
Elle eſt votre parente, & doublement heureuſe.
Je ne m'étonne point qu'une ame vertueuſe,

Ait pu vous cherir à ſon tour.
Ne partez point, je vais en parler à ſa mere.
La doter richement, eſt le moins que je doi;
Devenant votre épouſe elle me ſera chere;
Ce que vous aimerez aura des droits ſur moi.
Dans vos enfans je chérirai leur pere;
Vos parens, vos amis, me tiendront lieu des miens,
Je les comblerai tous de dignitez, de biens.
C'eſt trop peu pour mon cœur & rien pour vos ſervices.
Je ne ferai jamais d'aſſez grands ſacrifices;
Après ce que je dois à vos heureux ſecours,
Cherchant à m'acquitter je vous devrai toujours.

LE DUC DE FOIX.

Je ne m'attendois pas à cette récompenſe.
Madame, ah! croyez-moi, votre reconnoiſſance
Pourroit me tenir lieu de plus grands châtimens.
Non, vous n'ignorez pas mes ſecrets ſentimens;
Non, vous n'avez point cru qu'une autre ait pu me plaire.
Vous voulez, je le vois, punir un téméraire;
Mais laiſſez-le à lui-même, il eſt aſſez puni.
Sur votre renommée, à vous ſeule aſſervi,
Je me crus fortuné pourvû que je vous viſſe,
Je crus que mon bonheur étoit dans vos beaux yeux;
Je vous vis dans Burgos, & ce fut mon ſuplice.
Oui, c'eſt un châtiment des Dieux,
D'avoir vû de trop près leur chef-d'œuvre adorable:
Le reſte de la terre en eſt inſuportable,
Le Ciel eſt ſans clarté, le monde eſt ſans douceurs,

On vit dans l'amertume, on dévore ſes larmes,
Et l'on eſt malheureux auprès de tant de charmes,
Sans pouvoir être heureux ailleurs.

CONSTANCE.

Quoi, je ſerois la cauſe & l'objet de vos peines!
Quoi, cette innocente beauté
Ne vous tenoit pas dans ſes chaînes!
Vous oſez!

LE DUC DE FOIX.

Cet aveu plein de timidité,
Cet aveu de l'amour le plus involontaire,
Le plus pur à la fois, & le plus emporté,
Le plus reſpectueux, le plus ſûr de déplaire,
Cet aveu malheureux peut être a mérité,
Plus de pitié que de colere.

CONSTANCE.

Alamir, vous m'aimez!

LE DUC DE FOIX.

Oui, dès long-tems ce cœur,
D'un feu toujours caché brûloit avec fureur;
De ce cœur éperdu voyez toute l'yvreſſe;
A peine encor connu par ma foible valeur,
Né ſimple Cavalier, Amant d'une Princeſſe,
Jaloux d'un Prince & d'un Vainqueur,
Je vois le Duc de Foix amoureux, plein de gloire,

Qui, du grand Duguefclin, compagnon fortuné,
Aux yeux de l'Anglais consterné,
Va vous donner un Roi des mains de la Victoire.
Pour toute récompenfe, il demande à vous voir,
Oubliant fes exploits, n'ofant s'en prévaloir,
Il attend fon arrêt, il l'attend en filence.
Moins il efpére, & plus il femble mériter;
Eft-ce à moi de rien difputer,
Contre fon nom, fa gloire, & furtout fa conftance?

CONSTANCE.

A quoi fuis-je reduite! Alamir, écoutez:
Vos malheurs font moins grands que mes calamitez;
Jugez-en; concevez mon defefpoir extrême.
Sçachez que mon devoir eft de ne voir jamais
Ni le Duc de Foix, ni vous-même.
Je vous ai déja dit à quel point je le hais,
Je vous dis encor plus, fon crime impardonnable
Excitoit mon jufte couroux;
Ce crime jufqu'ici le fit feul haiffable,
Et je crains à préfent de le hair pour vous.
Après un tel difcours, il faut que je vous quitte.

LE DUC DE FOIX.

Non, Madame, arrêtez, il faut que je mérite
Cet oracle étonnant qui paffe mon efpoir.
Donner pour vous ma vie, eft mon premier devoir;
Je puis punir encor ce rival redoutable,
Même au milieu des fiens je puis percer fon flanc,

Et noyer tant de maux dans les flots de ſon ſang,
J'y cours.

CONSTANCE.

Ah ! demeurez, quel projet effroyable !
Ah ! reſpectez vos jours à qui je dois les miens ;
Vos jours me ſont plus chers que je ne hais les ſiens.

LE DUC DE FOIX.

Mais eſt-il en effet ſi ſûr de votre haine ?

CONSTANCE.

Hélas ! plus je vous vois, plus il m'eſt odieux.

LE DUC DE FOIX *ſe jettant à genoux, & préſentant ſon épée.*

Puniſſez donc ſon crime en terminant ſa peine,
Et puiſqu'il doit mourir, qu'il expire à vos yeux.
Il bénira vos coups ; frappez, que cette épée
Par vos divines mains ſoit dans ſon ſang trempée ;
Dans ce ſang malheureux, brûlant pour vos attraits.

CONSTANCE *l'arrêtant.*

Ciel ! Alamir, que vois-je ! & qu'avez-vous pû dire ?
Alamir, mon vengeur, vous par qui je reſpire,.....
Etes-vous celui que je hais ?

LE DUC DE FOIX.

Je ſuis celui qui vous adore,
Je n'oſe prononcer encore

Ce nom haï long-tems, & toujours dangereux;
Mais parlez, de ce nom faut-il que je jouiſſe?
Faudra-t-il qu'avec moi ma mort l'enſeveliſe;
Ou que de tous les noms il ſoit le plus heureux?
J'attends de mon deſtin l'Arrêt irrévocable,
Faut-il vivre, faut-il mourir?

CONSTANCE.

Ne vous connoiſſant pas je croyois vous haïr;
Votre offenſe à mes yeux ſembloit inexcuſable,
Mon cœur à ſon courroux s'étoit abandonné;
Mais je ſens que ce cœur vous auroit pardonné,
S'il avoit connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi! ce jour a donc fait ma gloire & mon bonheur!

CONSTANCE.

De Dom Pedre & de moi vous êtes le vainqueur.

SCENE SIXIÉME.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND, *& les Acteurs de la Scene précédente, Suite.*

MORILLO.

ALLONS, une Princeſſe eſt bonne à quelque choſe;
Puiſqu'elle veut te marier,

Et que ton bon cœur s'y diſpoſe,
Je vais au plus vîte, & pour cauſe,
Avec Alamir te lier,
Et conclure à l'inſtant la choſe.

Appercevant ALAMIR *qui parle bas, & qui embraſſe les genoux de la* PRINCESSE.

Oh! oh! que fait donc là mon petit Officier?
Avec elle tout bas il cauſe,
D'un air tant ſoit peu familier.

SANCHETTE.

A genoux il va la prier,
De me donner à lui pour femme:
Elle ne répond point, ils ſont d'accord.

CONSTANCE au Duc de Foix, *à qui elle parloit bas auparavant.*

Mon ame,
Mes Etats, mon deſtin, tout eſt au Duc de Foix;
Je vous le dis encor, vos vertus, vos exploits
Me ſont moins chers que votre flamme.

SANCHETTE.

Le Duc de Foix? Mon pere, avez-vous entendu?

MORILLO.

Lui, Duc de Foix? te mocques-tu!
Il eſt notre parent.

SANCHETTE.

Son inévitable pourſuite
Dans le piege me précipite,
Par les mêmes chemins choiſis pour l'éviter.

AU DUC DE FOIX.

Eh bien vous le voyez, il me pourſuit ſans ceſſe.

MORILLO.

C'eſt bien moi qu'il pourſuit, ſi vous le trouvez bon:
Seroit-ce donc pour vous que je ſuis au pillage!
Eſt-ce vous qui cauſez tout ce maudit ravage?
Quelle perſonne étrange êtes-vous, s'il vous plaît,
Pour que les Rois & les Princes
Prennent à vous tant d'intérêt,
Et qu'on coure après vous au fond de nos Provinces?

CONSTANCE.

Je ſuis infortunée, & c'eſt aſſez pour vous,
Si vous avez un cœur.

SCENE ONZIE'ME.

Les Acteurs précedents. UN OFFICIER DU DUC DE FOIX, *ſuite.*

L'OFFICIER.

VOYEZ à vos genoux,
Madame, un envoyé du Duc de Foix, mon Maître,

De ſa part je mets en vos mains
Cette Place, où lui-même il n'oſeroit paraître :
En ſon nom je viens reconnaître,
Vos commandemens ſouverains.
Mes Soldats ſous vos loix vont avec allégreſſe,
Vous ſuivre, ou vous garder, ou ſortir de ces lieux ;
Et quand le Duc de Foix combat pour vos beaux yeux,
Nous répondons ici des jours de votre Alteſſe.

MORILLO.

Son Alteſſe ! Eh bon Dieu, quoi Madame eſt Princeſſe!

L'OFFICIER.

Princeſſe de Navarre, & ſuprême Maîtreſſe
De vos jours & des miens, & de votre maiſon.

CONSTANCE.

Je ſuis hors de moi-même.

MORILLO.

Ah, Madame, pardon.
Je me jette à vos pieds.

LEONOR.

Vous voilà reconnuë.

MORILLO.

De mes deſſeins coquets la ſinguliere iſſuë !

SANCHETTE.

Quoi, vous êtes Princeſſe & faite comme nous !

L'OFFICIER.

Nous attendons ici vos ordres à genoux.

CONSTANCE.

Je rends grace à vos ſoins ; mais ils ſont inutiles ;
Je ne crains rien dans ces aziles ;
Alamir eſt ici. Contre mes oppreſſeurs
Je n'aurai pas beſoin de nouveaux défenſeurs.

L'OFFICIER.

Alamir ! de ce nom je n'ai point connoiſſance ;
Mais je reſpecte en lui l'honneur de votre choix ;
S'il combat pour votre défenſe,
Nous ſerons trop heureux de ſervir ſous ſes loix :
Je vous ramene auſſi vos Compagnes fidelles,
Vos premiers Officiers, vos Dames du Palais,
Echappez aux tyrans, ils nous ſuivent de près.

LEONOR.

Ah ! les agréables nouvelles.

CONSTANCE.

Ciel ! qu'eſt-ce que je vois ?

LES TROIS GRACES *& une troupe d'Amours & de Plaiſirs paroiſſent ſur la Scene.*

LEONOR.

Les Graces, les Amours !

LE DUC DE FOIX.

Ainſi Gaſton de Foix veut vous ſervir toujours.

On Danſe (a).

SANCHETTE au Duc de Foix.

(*Interrompant la danſe.*)

Ce ſont donc là ſes domeſtiques?
Que les Grands ſont heureux, & qu'ils ſont magnifiques!
Quoi de toute Princeſſe eſt-ce là la maiſon?
Ah! que j'en ſois je vous conjure:
Quel cortege! quel train?

LE DUC DE FOIX.

Ce cortege eſt un don
Qui vient des mains de la nature;
Toute femme y prétend.

SANCHETTE.

Puis-je y prétendre auſſi?

LE DUC DE FOIX.

Oui ſans doute, avec vous les Graces ſont ici:

(*a*) Le ſieur LAVAL, & la Demoiſelle PUVIGNE'.

Les ſieurs MALTER *l'aîné*, MALTER 3. F. DUMOULIN, MATIGNON, HAMOCHE, LEVOIR, les Demoiſelles BEAUFORT, AUGUSTE, SAINT-GERMAIN, COURCELLE, PUVIGNE' *mere*, THIERY.

Les Graces ſuivent la jeuneſſe,
Et vous les partagez avec cette Princeſſe.

SANCHETTE.

Il le faut avouer, on n'a point de parent
Plus agréable & plus galant :
Venez que je vous parle; expliquez-moi de grace
Ce qu'eſt un Duc de Foix, & tout ce qui ſe paſſe :
Reſtez auprès de moi, contez-moi tout cela,
Et parlez-moi toujours, pendant qu'on danſera.

Elle s'aſſied auprès DU DUC DE FOIX.

On Danſe (*b*).

LES TROIS GRACES *chantent* (*c*).

La nature en vous formant,
Près de vous nous fit naître;
Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître :
Nous vous ſervons fidelement,
Mais le charmant Amour eſt notre premier maître.

On danſe (*d*).

(*b*) Le ſieur DUMOULIN, & la Demoiſelle CAMARGO.

(*c*) Les Demoiſelles FEL, COUPE'E, & GONDRE'E.

(*d*) La Demoiſelle SALE'.

UNE DES GRACES (e).

Vents furieux, triſtes tempêtes,
Fuyez de nos climats,
Beaux jours levez-vous ſur nos têtes;
Fleurs naiſſez ſur nos pas.

On danſe (f).

Eco, voix errante,
Legere habitante,
De ce ſéjour,
Eco, fille de l'Amour,
Doux Roſſignol, bois épais, onde pure,
Repetez avec moi ce que dit la nature,
Il faut aimer à ſon tour.

On danſe (g).

UN PLAISIR (h).

Paroles ſur un Menuet.

PREMIER COUPLET.

Non, le plus grand empire,
Ne peut remplir un cœur,
Charmant vainqueur,

(e) La Demoiſelle FEL.
(f) Le ſieur LAVAL, la Demoiſelle PUVIGNE'.
(g) La Demoiſelle SALE'.
(h) Le ſieur JELIOTTE.

Dieu séducteur
C'eſt ton délire ;
Qui fait le bonheur,

On Danſe. (*i*)

(*k n*) UNE BERGERE.

J'aime, & je crains ma flâme.
Je crains le repentir.
Tendre deſir,
Premier plaiſir ;
Dieu de mon ame ;
Fais-moi moins gémir.

(*l*) UN BERGER.

Ah ! le refus, la feinte ;
Ont des charmes puiſſants ;
Deſirs naiſſants,
Combats charmants ;
Tendre contrainte,
Tout ſert les Amants.

On danſe. (*m*)

UN AMOUR (*n*) *alternativement avec le Chœur.*

Divinité de cet heureux ſéjour,
Triomphe & fais grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

On danſe.

LE MESME AMOUR.

Toi ſeule es cauſe
De ce qu'il oſe.

(*i*) Le ſieur D. DUMOULIN, la Demoiſelle CAMARGO.
(*kn*) La Demoiſelle COUPE'E.
(*l*) Le ſieur JELIOTTE.
(*m*) La Demoiſelle SALE'.

Toi ſeule allumas ſes feux.
Quel crime eſt plus pardonnable ?
C'eſt celui de tes beaux yeux,
En les voyant tout mortel eſt coupable;

LE CHŒUR.

Divinité de cet heureux ſéjour,
Triomphe & fais grace,
Pardonne à l'audace;
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour, & non pas à l'audace.
Un téméraire Amant ennemi de ma race,
Ne pourra m'appaiſer jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connois ſon malheur, & ſans doute il l'accable;
Mais ſerez-vous toujours inéxorable ?

CONSTANCE.

Alamir, je vous le promets.

LE DUC DE FOIX.

On ne fuit point ſa deſtinée:
Les Devins ont prédit à votre ame étonnée,
Qu'un jour votre ennemi ſeroit votre vainqueur.

CONSTANCE.

Les Devins ſe trompoient, fiez-vous à mon cœur.

LE CHŒUR *chante.*

On differe vainement,
Le ſort nous entraîne,
L'amour nous amene
Au fatal moment.

Trompettes & Timbales.

CONSTANCE.

Mais d'où partent ces cris, ces ſons, ce bruit de guerre ?

HERNAND *arrivant avec précipitation.*

On marche, & les Français précipitent leurs pas,
Ils n'attendent perſonne.

LE DUC DE FOIX.

Ils ne m'attendront pas;
Et je vole avec eux.

CONSTANCE.

Les jeux & les combats
Tour à tour aujourd'hui partagent-ils la terre ?
Où fuyez-vous, où portez-vous vos pas ?

LE DUC DE FOIX.

Je ſers ſous les Français, & mon devoir m'apelle,
Ils combattent pour vous; jugez s'il m'eſt permis
De reſter un moment loin d'un peuple fidele,
Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.

Il ſort.

CONSTANCE A LEONOR.

Ah Léonor ! cachons un trouble ſi funeſte.
La liberté des pleurs eſt tout ce qui me reſte.

Elles ſortent.

SANCHETTE.

Sans ce brave Alamir que devenir helas !

MORILLO.

Que d'avantures ! quel fracas !
Quels démons en un jour aſſemblent des Alçades,
Des Alamir, des ſerenades,
Des Princeſſes & des combats !

SANCHETTE.

Vous allez donc auſſi ſervir cette Princeſſe ?
Vous ſuivrez Alamir, vous combattrez.

MORILLO.

Qui, moi ?
Quelque ſot ! Dieu m'en garde.

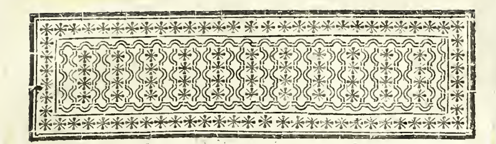
SANCHETTE.

Et pourquoi non ?

MORILLO.

Pourquoi ?
C'eſt que j'ai beaucoup de ſageſſe.
Deux Rois s'en vont combattre à cinq cens pas d'ici,
Ce ſont des affaires fort belles,
Mais ils pourront ſans moi terminer leurs querelles,
Et je ne prends point de parti.

Fin du ſecond Acte.

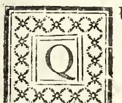


ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR, HERNAND.

LEONOR.



QUEL est notre destin?

HERNAND.

Délivrance & victoire.

CONSTANCE.

Quoi, Dom Pedre est défait?

HERNAND.

Oui, rien ne peut tenir
Contre un peuple né pour la gloire,
Pour vaincre, & pour vous obéir.
On poursuit les fuyards.

CONSTANCE.

Et le brave Alamir?

HERNAND.

Madame, on doit à ſa perſonne
La moitié du ſuccès que ce grand jour nous donne:
Invincible aux combats, comme avec vous ſoumis,
Il vole à la mêlée auſſi bien qu'aux aubades;
Il a traité nos ennemis,
Comme il a traité les Alcades.
Il eſt en ce moment avec le Duc de Foix,
Dont nos Soldats charmez célébrent les exploits;
Mais il penſe à vous ſeule, & pénétré de joye,
A vos pieds Alamir m'envoye,
Et je ſens, comme lui, les tranſports les plus doux,
Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

CONSTANCE.

Je veux abſolument ſçavoir de votre bouche,

HERNAND.

Eh quoi, Madame?

CONSTANCE.

Un ſecret qui me touche;
Je veux ſçavoir quel eſt ce généreux Guerrier.

HERNAND.

Puis-je parler, Madame, avec quelque aſſurance?

CONSTANCE.

Ah, parlez, eſt-ce à lui de cacher ſa naiſſance?

Qu'eſt-il ? Répondez.

HERNAND.

C'eſt un brave Officier
Dont l'ame eſt aſſez peu commune,
Elle eſt au-deſſus de ſon rang ;
Comme tant de Français, il prodigue ſon ſang,
Il ſe ruine enfin pour faire ſa fortune.

LEONOR.

Il la fera ſans doute.

CONSTANCE.

Eh, quel eſt ſon projet ?

HERNAND.

D'être toujours votre ſujet ;
D'aller à votre cour, d'y ſervir avec zéle,
De combattre pour vous, de vivre & de mourir,
Toujours généreux & fidéle,
Appartenir à vous, eſt tout ce qu'il prétend.

CONSTANCE.

Ah, le Ciel lui devoit un ſort plus éclatant !
Rien qu'un ſimple Officier ! mais dans cette occurence,
Quel parti prend le Duc de Foix ?

HERNAND.

Votre parti, le parti de la France,
Le parti du meilleur des Rois.

CONSTANCE.

Que n'ofera-t-il point ? que va-t-il entreprendre ?
Où va-t-il ?

HERNAND.

A Burgos il doit bientôt fe rendre.
Je cours vers Alamir ; ne lui pourrai-je apprendre
Si mon meffage eft bien reçû ?

CONSTANCE.

Allez ; & dites-lui que le cœur de Conftance
S'intéreffe à tant de vertu,
Plus encor qu'à ma délivrance.

SCENE DEUXIE'ME.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

RIEN qu'un fimple Officier !

LEONOR.

Tout le monde le dit.

CONSTANCE.

Mon cœur ne peut le croire, & mon front en rougit.

LEONOR.

J'ignore de quel fang le deftin l'a fait naître,
Mais on eft ce qu'on veut avec un fi grand cœur.

C'eſt à lui de choiſir le nom dont il veut être,
Il lui fera beaucoup d'honneur.

CONSTANCE.

Que de vertu! que de grandeur!
Combien ſa modeſtie illuſtre ſa valeur!

LEONOR.

C'eſt peu d'être modeſte, il faut avoir encore
De quoi pouvoir ne l'être pas.
Mais ce héros a tout, courage, eſprit, apas;
S'il a quelques défauts, pour moi je les ignore,
Et vos yeux ne les verroient pas.
J'ai vû quelques héros aſſez inſuportables;
Et l'homme le plus vertueux,
Peut être le plus ennuyeux;
Mais comment réſiſter à des vertus aimables!

CONSTANCE.

Alamir fera mon malheur.
Je lui dois trop d'eſtime & de reconnoiſſance.

LEONOR.

Déja dans votre cœur il a ſa récompenſe,
J'en crois aſſez votre rougeur;
C'eſt de nos ſentimens le premier témoignage.

CONSTANCE.

C'eſt l'interpréte de l'honneur.
Cet honneur attaqué dans le fonds de mon cœur,
S'en indigne ſur mon viſage.
O Ciel! que devenir, s'il étoit mon vainqueur!

Je le crains, je me crains moi-même,
Je tremble de l'aimer, & je ne ſçais s'il m'aime.

LEONOR.

Il voit que votre orgueil ſeroit trop offenſé
Par ce mot dangereux, ſi charmant & ſi tendre;
Il ne vous l'a pas prononcé,
Mais qu'il ſçait bien le faire entendre?

CONSTANCE.

Ah! ſon reſpect encor eſt un charme de plus.
Alamir! Alamir a toutes les vertus.

LEONOR.

Que lui manque-t-il donc?

CONSTANCE.

Le hazard, la naiſſance.
Quelle injuſtice! ô Ciel!... mais ſa magnificence,
Ces fêtes, cet éclat, ſes étonnants exploits,
Ce grand air, ſes diſcours, ſon ton même, ſa voix....

LEONOR.

Ajoûtez-y l'Amour, qui parle en ſa deffenſe,
Sans doute il eſt du ſang des Rois.

CONSTANCE.

Tout me le dit, & je le crois.
Son amour délicat vouloit que je rendiſſe,
A tant de grandeur d'ame, à ce rare ſervice,

Ce

SANCHETTE.

S'il alloit ne plus l'être ?

HERNAND.

Il vous faut avouer que ce Héros mon Maître,
Qui fut votre parent pendant une heure ou deux,
Eſt un Prince puiſſant, galant, victorieux ;
Et qu'il s'eſt fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX *en ſe retournant vers* HERNAND.

Ah ! dites ſeulement qu'il eſt un Prince heureux ;
Dites que pour jamais, il conſacre ſes vœux
A cet objet charmant notre unique eſpérance,
La gloire de l'Eſpagne, & l'amour de la France.

SANCHETTE.

Adieu mon mariage ! Hélas trop bonnement,
Moi j'ai crû qu'on m'aimoit.

MORILLO.

Quelle étrange journée !

SANCHETTE.

A qui ſerai-je donc ?

CONSTANCE.

A ma Cour amenée,
Je vous promets un établiſſement ;
J'aurai ſoin de votre Himenée.

LEONOR.

Ce ſera, s'il vous plaît, avec un autre Amant.

SANCHETTE A LA PRINCESSE.

Si je vis à vos pieds, je ſuis trop fortunée.

MORILLO.

Le Duc de Foix, comme je voi,
Me faiſoit donc l'honneur de ſe moquer de moi.

LE DUC DE FOIX.

Il faudra bien qu'on me pardonne ;
La Victoire & l'Amour ont comblé tous nos vœux;
Qu'au plaiſir déſormais ici tout s'abandonne :
Conſtance daigne aimer, l'Univers eſt heureux.

Fin du troiſiéme Acte.



DIVERTISSEMENT
QUI TERMINE LE SPECTACLE.

Le Théâtre représente les Pyrenées, L'AMOUR *descend sur un char, son arc à la main.*

L'AMOUR. (*a*)

DE rochers entassez, amas impénétrable ;
Immense Pirenée, en vain vous séparez
Deux Peuples généreux à mes loix consacrez ;
Cédez à mon pouvoir aimable ;
Cessez de diviser les climats que j'unis ;
Superbe montagne obéis ;
Disparoissez, tombez impuissante barriere.
Je veux dans mes peuples cheris ;
Ne voir qu'une famille entiere.
Reconnoissez ma voix & l'ordre de LOUIS :
Disparoissez, tombez impuissante barriere.

CHŒUR D'AMOURS.

Disparoissez, tombez impuissante barriere.

(*a*) La Demoiselle ROMAINVILLE.

La montagne s'abîme insensiblement, les Acteurs chantans & dansans sur le Théâtre qui n'est pas encor orné.

L'AMOUR.

Par les mains d'un grand Roi, le fier Dieu de la guerre,
A vû les remparts écroulez,
Sous les coups redoublez,
De son nouveau tonnerre ;
Je dois triompher à mon tour :
Pour changer tout sur la terre,
Un mot suffit à l'Amour.

CHŒUR *des suivants de l'Amour.*

Disparoissez, tombez impuissante barriere.

Il se forme à la place de la montagne un vaste & magnifique Temple consacré à l'Amour, au fond duquel est un trône que l'Amour occupe.

Ce Temple est rempli de quatre Quadrilles distinguées par leurs habits & par leurs couleurs ; chaque Quadrille a ses drapeaux.

Celle de FRANCE *porte dans son drapeau pour devise un lis entouré de rejettons.* Lilia per orbem.

L'ESPAGNE *un soleil & un parèlie.* Sol è Sole.

La quadrille de NAPLES. Recepit & servat.

La quadrille de DOM PHILIPPE. Spe & animo.

On Danſe. (b)

Paroles ſur une Chaconne. (c)

Amour, Dieu charmant, ta puiſſance
A formé ce nouveau ſéjour,
Tout reſſent ici ta puiſſance,
Et le monde entier eſt ta Cour.

UNE FRANÇAISE. (*d*)

Les vrais ſujets du tendre Amour,
Sont le peuple heureux de la France.

LE CHŒUR.

Amour, Dieu charmant, ta puiſſance,
A formé ce nouveau ſéjour, &c.

(*b*) *Français.* Les ſieurs DUMAY, PITRO, les Demoiſelles ROSALY, HERNIE.

Eſpagnols. Les ſieurs MONSERVIN, GHERARDY, les Dlles RABON, CARVILLE.

Napolitains. Les ſieurs CAILLY, DE VISCE, Les Demoiſelles THIERY, BEAUFORT.

Milanais. Les ſieurs JAVILLIERS *le jeune*, MALTER 2. les Demoiſelles COURCELLE, SAINT-GERMAIN.

Le ſieur DUPRE' *ſeul.*

(*c*) La Demoiſelle BOURBONNOIS, le ſieur ALBERT, *Eſpagnols.*

(*d*) La Demoiſelle VARQUIN.

On Danse. (e)

Après la danse UNE VOIX *chante alternativement avec le Chœur. (f)*

Mars, Amour sont nos Dieux;
Nous les servons tous deux,

Accourez après tant d'allarmes,
Volez plaisirs, enfans des Cieux,
Au cri de Mars, au bruit des armes;
Mêlez vos sons harmonieux
A tant d'exploits victorieux,
Plaisirs, mesurez tous vos charmes.

On Danse. (g)

CHŒUR. *(h)*

La gloire toujours nous apelle;
Nous marchons sous ses étendars;
Brûlant de l'ardeur la plus belle
Pour Louis, pour l'Amour & Mars.

(e) Les sieurs GHERARDY, MONSERVIN, *Espagnols.* PITRO, *Français.*

(f) Le sieur POIRIER.

(g) Les Demoiselles HERNIE, ROSALY, *Françaises.* RABON, CARVILLE, *Espagnoles.*

(h) *On danse pendant ce Chœur.*

DUO. (*i*)

Charmants plaiſirs, nobles hazards,
Quel peuple vous eſt plus fidele ?

CHŒUR.

Mars, Amour ſont nos Dieux,
Nous les ſervons tous deux.

On continue la danſe. (*k*)

UN FRANÇAIS. (*l*)

Amour, Dieu des héros, ſois la ſource feconde
De nos exploits victorieux ;
Fais toujours de nos Rois, les premiers Rois du monde,
Comme tu l'es des autres Dieux.

On danſe. (*m*)

UN ESPAGNOL, & UN NAPOLITAIN. (*n*)

A jamais de la France
Recevons nos Rois,
Que la même vaillance
Triomphe ſous les mêmes loix.

(*i*) Le ſieur ALBERT, la Demoiſelle VARQUIN.
(*k*) La Demoiſelle CAMARGO, *Napolitaine.*
(*l*) Le ſieur DE CHASSE'.
(*m*) Le ſieur MALTER 3, la Demoiſelle AUGUSTE, *en Eſpagnols.*
(*n*) Le ſieur JELIOTTE, *Eſpagnol.*
Le ſieur LE PAGE, *Napolitain.*

On danse. (*o*)

Air de Trompettes suivi d'un air de Musettes. Parodies sur l'un & l'autre.

UN FRANÇAIS. (*p*)

Hymen, frere de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.

Vois ta plus brillante Fête
Dans ton empire le plus beau;
C'est la gloire qui l'aprête,
Elle allume ton flambeau,
Ses lauriers ceignent ta tête.

Hymen, frere de l'Amour
Descends dans cet heureux séjour.

L'HYMEN *descend dans un char accompagné de l'*AMOUR, *pendant que le chœur chante; l'*HYMEN *& l'*AMOUR (*q*) *forment une danse caractérisée, ils se fuyent, ils se chassent tour à tour; ils se réunissent, ils s'embrassent & changent de flambeau.*

(*o*) Le sieur DUMOULIN, la Demoiselle SALE'. La Demoiselle CAMARGO *seule.*

(*p*) Le sieur POIRIER.

(*q*) *L'AMOUR*, La Demoiselle PUVIGNE', *L'HYMEN*, Le sieur LAVAL, *fils.*

DUO. (r)

Charmant Hymen, Dieu tendre, Dieu fidele,
Sois la ſource éternelle
Du bonheur des humains:
Regnez race immortelle,
Feconde en Souverains.

PREMIERE VOIX. | SECONDE VOIX.
Donnez de juſtes loix. | Triomphez par les armes,

PREMIERE VOIX.
Epargnez tant de ſang, eſſuyez tant de larmes;

SECONDE VOIX.
Non, c'eſt à la Victoire à nous donner la paix.

ENSEMBLE.

Dans vos mains gronde le tonnerre;
Effrayez } la terre.
Raſſurez }
Frapez vos ennemis, repandez vos bienfaits.

On reprend.

Charmant Hymen, Dieu tendre, &c.

(r) Le ſieur POIRIER, *en Français.*
Le ſieur JELIOTTE, *en Eſpagnol.*

On danse. (*f*)

BALLET GENERAL DES QUATRE QUADRILLES.

GRAND CHŒUR.

Regnez race immortelle,

Feconde en Souverains, &c.

(*f*) La Demoiselle CAMARGO, *en Napolitaine.*

FIN.